

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).  
Les liens sont valides au 14 juillet 2010.*

*Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.*

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

*<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot1.pdf>*

## Mercredi 17 mars 2010

*« Cet être  
auquel soudain vous pouvez être appelé par quelque accident  
dont la mort  
est bien celui qui nous fait entendre le plus loin la résonance,  
cet être véritable, pour autant que vous l'évoquez, déjà s'éloigne,  
est éternellement déjà perdu.  
Or, cet être,  
c'est tout de même bien lui que vous tentez de joindre par les chemins de votre désir.  
Seulement, cet être-là, c'est le vôtre. »*

**Jacques Lacan, Le transfert (1960-1961)**  
Séminaire VIII, 30 novembre 1960.

### repères

#### [spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

- > autour de la pulsion de mort
- > autour de l'angoisse
- > la matrice à neuf cases de Lacan

#### [spirale 2] [transfert, désir, sens]

- > une « vieille histoire »
- > Lacan, le transfert
- > fantasme (structure du), limites
- > le lieu de l'énigme

#### [spirale 3] [le Semblant]

- > le Semblant dans les quatre discours (Lacan)
- > Semblant, sens et lien social
- > Semblant, greffes de transfert, espace du dire
- > la « petite monnaie »

#### [spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

- > logique poétique
- > le zéro absolu
- > la fonction (-1) che Lacan
- > *Gestaltung*, rythme
- > « l'expérience » de la mort

## Les annonces

>>

Gap, 18-19 mars, « Liens de vie, lieux de soins », Journées d'études organisées par **Dimitri Karavokyros**

*Des prises de positions de Dimitri Karavokyros*

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article5>

<http://collectifpsy02.org/lettres-ouvertes/article/dr-guy-baillon-mr-yves-gigou-dr>

>>

Bergerac et La Force, 26/27 mars, 24<sup>e</sup> Journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Le devenir de la psychiatrie de la pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire », + Assemblée générale de la Fédération inter-associations culturelles

<http://balat.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

>>

Le Mans, avril-novembre 2010, une série d'événements autour de la fermeture du vieil asile (1834) situé en centre ville : expos, films, journées de travail...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?rubrique1>

En référence à **Pierre Delion**, **Jean Oury** signale que le « pack » a finalement été reconnu !

<http://balat.fr/Rapport-de-synthese-d-experts-du.html>

>>

La Borde, 3-17 mai 2010, stage de formation : « Le temps »

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

## Le temps... le hors-temps...

## Le hors-temps

« Je voudrais vous y voir à parler du hors-temps ! »

... sans préparation... on se prépare tout le temps...

*Cf. la séance de février*

**Jean Oury** va prolonger en quelque sorte la rubrique des annonces par une chronique d'un autre genre.

« Ça va donner le ton », dit-il...

Il va parler de quelqu'un qui vient de mourir, qui occupait plus ou moins la fonction d'administrateur à Saumery lorsqu'il y est arrivé et qui avait été choqué lorsqu'il avait foutu le camp avec malades et *personnel*...

Un homme très cultivé avec lequel JO discutait beaucoup. Il est mort à l'âge de 96 ans. Il voulait « battre » son père, mort à 100 ans.

*Des éléments sur la période de Saumery*

**Jean Oury, Il, donc, UGE, 1978**  
**réédition aux éditions Matrice en 1998**

[http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice\\_catalogue.html](http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html)

Un autre décès, celui d'un pensionnaire de La Borde, arrivé en 1958.

« Un long séjour ! Comme ils disent... »

Il avait séjourné chez Binswanger.

« Ça remue beaucoup ... »

**Ludwig Binswanger**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig\\_Binswanger](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Binswanger)

« D'autres saloperies comme ça... » ... JO dit que « c'est pour situer un peu... »

**Jean Oury** va parler d'autres décès ...

Quand à **Jean Ayme**, il n'est pas mort, mais il n'est pas bien du tout. Il sort d'un séjour de trois semaines dans un grand hôpital. L'horreur : 7 heures sur brancard, des diagnostics faux, aucune parole (la parole c'est pas scientifique !)

Pour se consoler Jean Oury a téléphoné à **Hélène Chaigneau**, dans sa maison de retraite...  
Il rappelle leur première conversation dans un bistrot à l'issue d'un stage CEMEA à Poitiers...

[...]

*Il sera aussi question de la médecine scientifique objective...*

... Les aide-soignantes remplacées tous les huit jours pour éviter qu'elles s'habituent... « Des fois qu'il y ait un transfert, on ne sait jamais ! »

« Ça c'est l'arrière-fond... »

## [spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

### ↑ autour de la pulsion de mort

Dans ce début, **Jean Oury** va articuler un certain nombre d'écrits de **Freud**.  
Il commence en faisant référence à un texte, daté de 1915 mais dont l'écriture a certainement débuté avant la déclaration de la guerre, en août 1914.

#### 1

#### Sigmund Freud, *Vergänglichkeit*

*La traduction de 1956 opte pour Fugitivité  
celle de 1984, pour Éphémère destinée  
celle de 2005, pour Passagèreté*

**Sigmund Freud**, « *Ephémère destinée* » (1915), *Résultats, idées, problèmes I*, Puf, 1984  
« *Passagèreté* » (1915), *Œuvres complètes*, tome XIII, Puf, 2005

[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:R%C3%A9sultats%2C\\_id%C3%A9es%2C\\_prob%C3%A8mes.\\_Tome\\_I\\_1890-1920](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:R%C3%A9sultats%2C_id%C3%A9es%2C_prob%C3%A8mes._Tome_I_1890-1920)  
[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:C5%92uvres\\_compl%C3%A8tes\\_-\\_psychanalyse\\_-\\_vol.\\_XIII\\_1914-1915](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XIII_1914-1915)

*Le texte*  
<http://www.lacanw.be/archives/Passagerete.pdf>

Le terme **Vergänglichkeit**  
est une allusion, probable, aux vers 12104 et 12105 du *Faust* de Goethe :

« *Alles Vergänglichliche ist nur ein Gleichnis* »  
« *Tout ce qui passe n'est que métaphore* »

Pour **Jean Oury**, ce texte est un tournant, à propos de quelque chose qui apparaîtra plus tard dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Malaise dans la civilisation* autour de la pulsion de mort.

Une mise en question de l'existence, qui fait suite à une réflexion que l'on trouve déjà dans la dernière partie de *Totem et tabou*, reprise dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Le Malaise dans la culture*.

#### 2

**Sigmund Freud**, *Totem et tabou* (1913),  
Puf, Quadrige, 2010

[http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Totem\\_et\\_tabou](http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Totem_et_tabou)

**Sigmund Freud**, *Au-delà du principe de plaisir* (1920),  
Puf, Quadrige, 2010

[http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Au-del%C3%A0\\_du\\_principe\\_de\\_plaisir](http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Au-del%C3%A0_du_principe_de_plaisir)

**Sigmund Freud**, *Le Malaise dans la culture* (1929),  
Puf, Quadrige, 2010

[http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Le\\_malaise\\_dans\\_la\\_culture](http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Le_malaise_dans_la_culture)

La lecture de ces textes ré-équilibrent l'analyse que l'on peut faire d'un autre texte de Freud :

### 3

**Sigmund Freud**, « **Le problème économique du masochisme** » (1924),  
in *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1997(1929),  
[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:N%C3%A9vrose%2C\\_psychose\\_et\\_perversion](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:N%C3%A9vrose%2C_psychose_et_perversion)

**Jean Oury** reconnaît qu'il a pu faire une analyse un peu trop rapide de ce texte, y trouvant comme une confusion entre pulsion de mort et pulsion de destruction.

Il ajoute que c'est à ce moment-là que Freud parle de « masochisme primaire ».

... Mais c'est bien plus finaud que ça...

**Jean Oury**, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*  
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'il y a une difficulté d'articulation au niveau du "dire". La pulsion de mort, à quel niveau ça désintègre ? Il me semble que c'est au niveau de la machinerie du "dire". D'où les greffes de transfert, comme le dit G. Pankow : ce que j'avais appelé, à un niveau institutionnel, des "espaces du rieur", où il puisse y avoir émergence.

Mais la pulsion de mort, on peut dire qu'elle ne se "manifeste" pas. Freud, dans *Problèmes économiques du masochisme*, insiste bien là-dessus. Ça me fait penser à un titre de Marguerite Duras : "Détruire, dit-elle..." Elle ne parle que du désir. » (p. 49)

Pulsion de mort/pulsion de destruction, c'est très important dans notre période actuelle.

➔ *Peut-être que...*

... Ce qu'on appelle, d'une façon banale La pulsion de destruction  
**masque la logique de Thanatos, la pulsion de mort**

**Sigmund Freud**, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),  
in *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981

« Ajoutons ici quelques mots pour éclaircir notre terminologie qui, au cours de nos considérations, a connu une certaine évolution. Ce que sont les "pulsions sexuelles", nous le savions par leur relation au sexe et à la fonction de

reproduction. Nous conservâmes ensuite cette dénomination lorsque les résultats acquis par la psychanalyse nous obligèrent à rendre plus lâche la relation des pulsions sexuelles à la fonction de reproduction. En instaurant la notion de libido narcissique et en étendant le concept de libido aux cellules individuelles, nous vîmes la pulsion sexuelle se transformer en Eros, qui cherche à provoquer et à maintenir la cohésion des parties de la substance vivante ; nous fûmes amené à considérer ce qu'on appelle communément pulsions sexuelles comme cette part d'Eros qui est tournée vers l'objet. La spéculation nous conduit à admettre que cet Eros est à l'œuvre dès le début de la vie et qu'il entre en opposition comme "pulsion de vie" à la "pulsion de mort" qui est apparue du fait que la substance anorganique a pris vie. Nous tentons ainsi de résoudre l'énigme de la vie en faisant l'hypothèse de ces deux pulsions l'une contre l'autre dès l'origine. [Ajouté en 1921] Il est peut-être plus difficile de se faire une vue d'ensemble sur les transformations du concept de "pulsion du moi". À l'origine, nous appelions ainsi tous les courants pulsionnels, mal connus de nous, qu'on peut distinguer des pulsions sexuelles dirigées vers l'objet et nous opposons les pulsions du moi aux pulsions sexuelles dont l'expression est la libido. Plus tard, nous nous rapprochâmes de l'analyse du moi ; nous reconnûmes alors qu'une partie des "pulsions du moi" est elle aussi de nature libidinale et a pris le moi propre comme objet. Ces pulsions narcissiques d'auto-conservation devaient donc désormais être rangées parmi les pulsions sexuelles libidinales. L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se changeait en celle des pulsions du moi et des pulsions d'objet – les unes et les autres de nature libidinale. Mais, à la place de la première opposition, il s'en dégagait une nouvelle entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle des pulsions de vie (Eros) et des pulsions de mort. » (p. 110-111)

➔ **La pulsion de mort, pulsion par excellence**

« La pulsion de mort... on peut dire... ça s'oublie<sup>1</sup>. Mais quand **Freud** arrive à dire d'une façon qui peut sembler paradoxale... »

<sup>1</sup>Que contient ce « ça s'oublie » ? (N.D.R.)

... Logiquement le « but » de la vie (Jean Oury hésite sur le terme), la « finalité », c'est la mort... donc, c'est bien la pulsion par excellence.

**Sigmund Freud**, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),  
*in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981*

« ... On objecterait facilement qu'il pourrait bien y avoir en dehors des pulsions conservatrices qui forcent à la répétition, d'autres pulsions qui poussent à la production de nouvelles formes et au progrès ; cette objection n'est certes pas à laisser de côté et nous l'intégrerons ultérieurement à nos considérations. Mais au préalable il est tentant de poursuivre jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur. [...]

S'il est vrai que toutes les pulsions organiques sont conservatrices, acquises historiquement, dirigées vers la régression et le rétablissement de quelque chose d'antérieur, il nous faut alors mettre les résultats effectifs du développement organique au compte d'influences extérieures qui le perturbent et le détournent de son but. L'être vivant élémentaire n'aurait dès son origine pas voulu changer et, si les conditions étaient restées les mêmes, le cours de sa vie n'aurait fait que se répéter, toujours le même. [...] si le but de la vie était un état qui n'a pas encore été atteint auparavant, il y aurait contradiction avec la nature conservatrice des pulsions. Ce but doit bien plutôt être un état ancien, un état initial que le vivant a jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours du développement. S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons *internes*, alors nous ne pouvons que dire ... *le but de la vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant.* » (p. 80-81)

► Un point dont il faudrait reparler : l'influence d' **Arthur Schopenhauer**

**Sigmund Freud**, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),  
*in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981*

« Attardons-nous un moment sur cette conception éminemment dualiste de la vie pulsionnelle. Selon la théorie de E. Hering, deux sortes de processus se déroulent continuellement dans la substance vivante ; leurs directions sont

opposées : l'un construit assimile, l'autre démolit, désassimile. Oserons-nous reconnaître dans ces deux directions prises par les processus vitaux la mise en œuvre de nos deux motions pulsionnelles, les pulsions de vie et de mort ? Mais il y a autre chose que nous ne pouvons dissimuler : nous sommes entré, sans y prêter attention, dans le port de la philosophie de Schopenhauer ; pour lui la mort est bien "le propre résultat" de la vie et, dans cette mesure, son but<sup>2</sup>, tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre. » (p. 96-97)

#### 4

**Sigmund Freud**, *Esquisse d'une psychologie scientifique (Entwurf einer Psychologie, 1895)*, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009

[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:La\\_naissance\\_de\\_la\\_psychanalyse](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse)

*Le texte (allemand et traduction frse)*

[http://www.lutecium.fr/Jacques\\_Lacan/transcriptions/freud\\_esquisse\\_fr.pdf](http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf)

[http://www.lutecium.fr/Jacques\\_Lacan/transcriptions/freud\\_esquisse\\_de.pdf](http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf)

*Autour de l'Entwurf*

Mai **Wegener**, « *L'Entwurf de Freud — une lettre volée* »,

*Essaim 1/2004 (n°12)*, p. 175-195.

<http://www.cairn.info/revue-essaim-2004-1-page-175.htm>

#### 5

Il y a des racines qui viennent de loin...

*JO n'en dira pas plus,*

*ça me semble une façon d'amener le lien avec Kierkegaard et Lacan...*

Il avait signalé auparavant qu'on peu déjà repérer dans *l'Entwurf*, l'influence de **Gustav Theodor Fechner**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav\\_Fechner](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fechner)

(On parle de **Fechner** pour la « scène du rêve », la « délimitation »...)

*Un article qui fait référence à Fechner*

**Christian Desmoulin**, « *plaisir et jouissance* »,  
*L'en-je lacanien*, 2004/2 (n°3)

<http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2004-2-page-129.htm#no1>

<sup>2</sup>Über die anscheinende Abstchtlichkeit im Schicksale des Einzel nen, 1851 (*Sur la piste apparente dans le destin de l'individu*), Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausgabe, IV, p. 268.

<http://www.psychede.de/showAbstract.php?isbn=3608972404&lfr=3&titel=r%E9sum%E9>  
<http://www.oedipe.org/fr/documents/chronologie>  
<http://pagesperso-orange.fr/eric.bizot/desgros/auteurs/resume.html>

Jean Oury fait remarquer que Freud n'a jamais parlé de Sören Kierkegaard (malgré les traductions en allemand)

*C'est Kierkegaard qui va faire lien dans cette séance entre l'approche de Freud et celle de Lacan...*

## ↑ autour de l'angoisse

↳ Par contre, Jacques Lacan est très proche de Baruch Spinoza et de Sören Kierkegaard.

↳ Jacques Schotte a fait une année de séminaire sur *Le traité du désespoir* de Kierkegaard.  
<http://philosophie.scola.ac-paris.fr/Kierkegaard.htm>  
<http://www.sk.ku.dk/eng.asp>

Philippe Lekeuche,  
« Le concept d'apex : ses linéaments à partir de la schizophrénie, *Cliniques méditerranéennes*, « Passion, amour, transfert », n°69, 2004  
<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2004-1-page-323.htm>

↳ Jean Oury, au séminaire de Sainte-Anne, il y a longtemps, a travaillé autour des *post-scriptum* et des *miettes philosophiques* de Kierkegaard.

(la question du paradoxe absolu)

*Cf. l'ensemble des prises de notes pour ce qui concerne ces dernières années*

Les traductions de Kierkegaard en français  
<http://www.assocsk.com/page4.html>  
La page Wikipedia sur Kierkegaard  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%B8ren\\_Kierkegaard](http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%B8ren_Kierkegaard)

## ↑ la matrice à neuf cases

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63)*, Séminaire X, Seuil, 2004  
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020638869>  
<http://staferla.free.fr>

Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse (1925-26)*, Seuil, 1993  
[http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Inhibition%2C\\_symp%C3%B4me\\_et\\_angois](http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Inhibition%2C_symp%C3%B4me_et_angois)

*Dans son séminaire, Lacan entreprend un commentaire du livre de Freud (« un livre d'une poésie extraordinaire », dit JO), à partir des trois termes qu'il va disposer sur trois lignes, en diagonale, donnant forme, ainsi, à la « matrice à neuf cases »*

Il reste six cases à remplir...

(Émotion, émoi, empêchement, embarras, acting out, passage à l'acte)

*Sur cette partie, cf.  
— à partir des prises de notes de février, tout l'ensemble...  
De ce long développement, je note ici, certains points dont :*

« ... L'inhibition travaillée par l'angoisse qui est un concept très ... dynamique... c'est là qu'on sortait de l'inhibition, qu'il y avait possibilité, d'un véritable... acte. ... C'est pas mal déjà : ça permettait de réfléchir un peu... »

**La distinction entre :**  
**émotion<sup>3</sup>**  
*tempête neuro-végétative, battements de cœur,*  
**émoi**  
*perdre de ses moyens*  
**exmagare**  
*C'est à ce niveau-là que Lacan mettait l'objet (a)*

<sup>3</sup> En allemand : *Regung*

Jacques **Lacan**, *L'angoisse*, Séminaire X, 1962-63  
séance du 14 novembre 1962  
version de <http://staferla.free.fr>

« Quoi qu'il en soit, il est certain que la traduction qui a été admise, de *Triebregung* par émoi pulsionnel est une traduction tout à fait impropre, et justement de toute la distance qu'il y a entre l'émotion et l'émoi. L'émoi est trouble, chute de puissance, la *Regung* est stimulation, l'appel au désordre, voire à l'émeute. »

Un texte

Nicole **Bernard**, « Un 'tableau' dans *L'angoisse* de Jacques Lacan », [http://www.apjl.org/spip.php?page=archives&id\\_rubrique=24#](http://www.apjl.org/spip.php?page=archives&id_rubrique=24#)

## ► fabrication de concepts

*Ce qu'avait dit Pierre Kaufman lors d'une journée de l'École freudienne à Strasbourg*

« À quel moment de ce tableau y a-t-il fabrication de concepts ? C'est à partir de la case de l'embarras... quand on est embarrassé... à condition qu'il y ait une greffe [...] du concept d'angoisse qui vient travailler la case de l'embarras. À ce moment-là... création de concepts ! Si ça râte, c'est le passage à l'acte... Voilà... des petits schémas qui peuvent sembler un peu... artificiels, mais ça c'est complexifié, depuis... »

... c'est le travail élaboré par **Pierre Delion**, **Michel Balat**, qui tient compte de la logique triadique de Charles S. Peirce... et qui confirme que c'est par la case de l'embarras qu'il y a possibilité de création de concepts.

**La distinction entre :**  
**empêchement**  
et  
**embarras**

La matrice à neuf cases est très utile, par exemple, pour la compréhension de l'autisme... mais pas seulement...

C'est comme une sorte de pense-bête utile aussi bien dans un hôpital psychiatrique, public, qu'à l'école...

**Jean Oury** fait référence à un dialogue avec **Danielle Roulot** à propos de

« l'organisation technologique d'un établissement »...

**Jean Oury**, **Danielle Roulot**, « Forclusion institutionnelle », *Institutions*, n°19, décembre 1996  
[http://institutions.ifrance.com/pages\\_textes/anciens\\_numeros/institutions\\_n19/forclusion\\_%20institutionnelle.htm](http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion_%20institutionnelle.htm)

**Jean Oury**, **Danielle Roulot**, *Dialogues à La Borde*, Hermann, 2008  
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« **Jean Oury**

[...] Il faut articuler tout ça, car il ne s'agit pas "d'appliquer" une prétendue théorie à ce qui se passe sur le terrain.

C'est d'ailleurs la critique que j'avais faite à Lacan au moment de son "Je fonde". Je lui avais écrit en disant : "Allons-y pour la psychanalyse pure, mais la psychanalyse appliquée, ça non, pas question !" – parce que c'est contradictoire dans les termes ! Il y a une délimitation qui a un effet de production de concepts. On peut "se servir" de tout ce qui traîne dans le monde, mais pas l'appliquer. Chaque institution doit produire ses concepts. Ce n'est pas une vue paraphrénique des choses. Ce n'est pas satisfaisant, ça ?

**Danielle Roulot (Prudemment)**

Si, si !

**Jean Oury**

C'est pour ça que ça me fait un peu rigoler quand on voit des établissements qui appliquent la méthode de Machin, la méthode de Truc... c'est simplement pour boucher les trous avec du papier mâché ! Winnicot, Bion, Moreno, Lacan, n'importe quoi, et même Marx, on peut tout mettre ! Tout ceci demande une analyse, mais pas à un simple niveau pratique. Et là, alors, d'accord pour la "psychanalyse pure", c'est-à-dire une analyse conceptuelle, une analyse des réseaux conceptuels qu'il y a entre Marx, Lacan, Kierkegaard, Winnicott... Hésiode et bien d'autres !

**Danielle Roulot**

Je pensais à deux choses. Je crois que c'est capital d'essayer de continuer à distinguer de cette façon-là "Institution" et "Établissement". La logique de l'établissement, c'est-à-dire la force de l'institué, comme diraient certains, vise

précisément à éviter la case qui s'appelle "embarras". On peut la définir comme ça. Elle supprime la case "embarras", donc l'invention de concepts. Mais quand on évite la case "embarras", il faut bien qu'il existe d'autres petits circuits de circulation. Par exemple, quand on évite la case "embarras", soit on saute dans le "passage à l'acte" (en changeant de ligne) soit on change de colonne, et là, on se retrouve avec les logiques bien connues des établissements, c'est-à-dire "empêchement/symptôme/acting out". Donc, en fait, on peut dire que la suppression de l'embarras, c'est un corollaire de l'accentuation de la logique technocratique...

*Jean Oury*

Tu veux dire par là qu'on pourrait encadrer l'embarras par des notions comme le "transpassible", le "transpossible", etc. C'est ça ?

*Danielle Roulot*

Oui. En partie. Mais le plus important pour moi, c'est que l'embarras, c'est aux confins de l'impossible ; et c'est effectivement le point même où il pourra y avoir "possibilisation" ou non. La "possibilisation", par "invention de concepts". Si on raye la case "embarras", soit on tombe dans la colonne précédente, soit on tombe dans la ligne d'en dessous.

Mais en même temps, j'aurais envie de dire intuitivement que ce qui est évité dans cette logique administrativo-établissement-technocratique, d'un point de vue pragmatique, comme tu dirais, c'est l'embarras, c'est-à-dire ces confins de l'impossible, là d'où effectivement, peuvent surgir toutes les possibilités ; ça se rapproche de la "logique du vague" [...]. La Borde, 17 août 1994. »

(p. 173-174)

[...]

Le penser de **Jean Oury** chemine à travers quelques événements récents de la **vie quotidienne** (Les "évaluateurs" à La Borde, l'erreur de diagnostic concernant Jean Ayme, tout ce qui se passe actuellement...)

Les conséquences de la logique du « néo-positivisme dégénéré »...

Et alors, parler du hors-temps dans cette logique-là ? « **Faut pas rêver !** »

## ► « Ça prête à conséquence »

**Jean Oury** revient sur la période qui a précédé les débuts de son séminaire de Sainte-Anne.

Comment une petite phrase de **Lacan** lors d'une séance de janvier 1967 l'avait marquée...

**Jean Oury**, « Introduction du pragmatisme en psychiatrie », *Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique*, vol. 30, n° 3, hiver 2002, p. 77-78. Introduction au séminaire de Sainte-Anne « Pragmatisme et psychiatrie », 1995-1996

« Je me souviens qu'ici même, en 1966-67, on s'était dit : "Chaque mois, il y a un type qui va faire un discours". Ça a été respecté. Il y a eu Ayme, Rappard, Tosquelles, etc. Et moi, en janvier 1967, j'avais fait un discours improvisé sur : "Acting-out, passage à l'acte, transfert". Je venais d'écouter un séminaire de Lacan. Il avait fait tout un truc sur "prêter à conséquence". Alors, j'avais isolé cette phrase qui me semble extraordinaire : "Ça prête à conséquence". J'avais même dit : "Est-ce que de venir ici, avec les risques que ça suppose maintenant, est-ce que ça prête à conséquence ?". "Oui, ça prête à conséquence !". Si ce qu'on fait prête à conséquence, c'est là qu'il faut commencer à dire : "Mais quelle en est la justification ?". Qu'est-ce qu'il y a au bout de la justification ? Est-ce qu'il y a une finalité ? Est-ce que c'est un interprétant final ou je ne sais quoi ? Il y a toujours un infini par derrière... Ou bien : est-ce qu'il y a un but ? Est-ce que c'est en accord avec une doctrine ? C'est quoi, une doctrine ? Est-ce que ça existe ? J'aurais vite fait de dire : il n'y a pas de doctrine en soi, parce qu'on sait bien où ça mène ! On sait bien que Lacan n'était pas lacanien, heureusement ! Parce que s'il avait été lacanien, il n'aurait pas été Lacan. Il n'aurait jamais existé. De même, Marx pouvait dire : "Je ne suis pas marxiste"... (Oury, ça fait "ou-rien" !). Il faut se méfier des doctrines, des accords : "Comment, tu es pour la liberté de circulation, tu es pour le bar, pour ceci, et pour le sens commun !". Dans quel sens parlez-vous du sens commun ? Au sens de Locke ? C'est vieux ! Ou bien au sens de Blankenburg ? Ce n'est pas évident du tout ! Mais on croit que c'est évident. Quand quelqu'un te dit : "Je vais t'expliquer quelque chose...". "Mais c'est évident !". C'est là qu'il faut commencer à chercher. C'est un signal. Si c'est évident, il faut faire gaffe parce



qu'il y a quelque chose là-dessous : il y a soit une séduction mal foutue, sous-jacente, soit un type qui veut se foutre de ta gueule ! Ce n'est pas si évident que ça ! "Pourquoi tu dis que ce n'est pas évident ?". Si on en reste là, on est parano ! Mais il faut obéir à une logique du vague qu'il faudrait concrétiser dans ce qu'on fait. C'est la logique de la vie quotidienne, au fond. C'est justement ce qui n'existe pas, ce qu'il y a de plus rare. C'est ce que je dis toujours à propos du sens : qu'est-ce qui peut permettre justement de le déchiffrer ? Comme on déchiffre une partition ? Et avec quoi tu vas déchiffrer ça ? C'est là qu'il faut avoir, non pas des idées, mais une disposition, ce que j'appelle « une disposition pragmatique », c'est-à-dire de savoir profiter de quelque chose qui s'est passé, et qui peut être en résonance avec ça. Ce que je dis là, ça peut paraître complètement fada, mais c'est ce qui est justement empêché. Et c'est peut-être pour ça que je ne voulais rien dire. [...] »

*Voici ce que j'ai trouvé*

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,  
Séminaire XIV, 14 décembre 1966  
<http://staferla.free.fr>

« En d'autres termes, la logique comportant référence aux fonctions de vérité, en établissant le tableau dans un certain nombre de matrices, ne peut définir – pour rester cohérente avec elle-même – ne peut définir certaines opérations comme l'implication, qu'à les admettre comme fonctions qui seraient encore mieux nommées : conséquences. Conséquences ne voulant par là dire que ceci : l'ampleur du champ dans lequel, dans une chaîne signifiante, nous pouvons mettre la connotation de vérité. Nous pouvons mettre la connotation de vérité sur la liaison d'un faux abord, d'un vrai ensuite et non pas l'inverse.

Ceci, bien entendu - c'est certain - nous laisse loin de l'ordre de ce qu'il y a à dire du cogito cartésien comme tel, dans son ordre propre, qui sans doute implique, intéresse la constitution du sujet comme tel, c'est-à-dire complique ce qu'il en est de l'écriture en tant que réglant le fonctionnement de l'opération logique, le dépasse précisément, en ceci :

que cette écriture même ne fait sans doute, là, que représenter un fonctionnement plus primordial de quelque chose, qui à ce titre mérite bien pour nous d'être posé en fonction d'écriture, en tant que c'est de là que dépend le véritable statut du sujet et non pas de son intuition d'être « celui qui pense ».

Intuition justifiée par quoi, si ce n'est par quelque chose qui lui est à ce moment-là profondément caché, à savoir : qu'est-ce qu'il veut en cherchant cette certitude sur ce terrain qui est celui de l'évacuation progressive, du nettoyage, du balayage de tout ce qui est mis à sa portée concernant la fonction du savoir. Et puis, après tout, qu'est-ce que c'est que ce cogito ? »

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,  
Séminaire XIV, 18 janvier 1967

« Le recours à l'Autre est, dans tout effet de la pensée, absolument déterminant. Le "je suis" du "je pense" cartésien, non seulement ne l'évite pas, mais s'y fonde, s'y fonde, avant même qu'il soit forcé – cet Autre – de le placer à un niveau d'essence divine. Rien déjà que pour obtenir de l'interlocuteur la suite : le "donc" du "je suis", cet Autre est très directement appelé, c'est à lui, c'est à la référence à ce lieu, comme lieu de la parole, que DESCARTES s'en remet, pour un discours qui appelle le consentement à faire ce que je suis en train de faire devant vous : à m'exhorter au doute, vous ne nierez pas que je suis. L'argument est ontologique dès cet étape et assurément s'il n'a pas le tranchant de l'argument de Saint ANSELME, s'il est plus sobre, il n'est pas pour autant sans comporter des conséquences qui sont celles où nous allons venir maintenant et qui sont précisément celles qui résultent de devoir écrire par un signifiant, que cet Autre n'est pas autre chose. »

Jean Oury revient sur la mort d'un pensionnaire lors de la visite des évaluateurs...

Ces évaluateurs qui ont d'ailleurs trouver un manque (donc des points en moins !) dans le règlement intérieur de La Borde : On ne fait pas signer à l'entrée un accord pour ou contre le don d'organes ! (encore un signe du néopositivisme dégradé)

*Dans la référence à cette formule de Lacan autour de « ça prête à conséquences », je crois comprendre l'importance des choix conceptuels, des logiques, pour agir dans le travail quotidien. D'où l'importance de la matrice à neuf cases.*

[...]

Revenir à ... « ça prête à conséquence » ... et travailler avec les 9 cases...

La mort fait partie de la civilisation (les traces qu'ils en restent : des vases mortuaires,...)

Les techniques de deuil, base même de toute culture/civilisation (ça compte beaucoup).

Allusion aux deuils « accélérés » dus aux Croisades, bombes atomiques, Auschwitz, etc...

Jean Oury mentionne aussi de récentes expériences de torture par écran interposé, variantes de la fameuse expérience de Milgram des années 60.

[http://www.lexpress.fr/actualite/societe/jeu-de-la-mort-tout-le-monde-peut-devenir-bourreau\\_856093.html](http://www.lexpress.fr/actualite/societe/jeu-de-la-mort-tout-le-monde-peut-devenir-bourreau_856093.html)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience\\_de\\_Milgram](http://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience_de_Milgram)

**Jean Oury** dit qu'on ne parle pas de la mort dans le travail (« Ça ne nous regarde pas ! »)

**[« mais quand je dis le 'hors-temps' :  
de quoi je parle ? »]**

➔ **On ne peut pas ( il semble) parler du hors-temps sans évoquer la pulsion de mort**

**[C'est là peut-être qu'il faudrait essayer  
d'inventer quelque chose...]**

**<la multiplicité de la vie quotidienne>**

*Le mouvement des spirales du penser de Jean Oury est rythmé dans cette séance par des intervalles qui disent et qui puisent dans la **multiplicité** de la vie quotidienne (le thème d'un des premiers séminaire de Sainte Anne)*

Les rencontres... tout ce que ça suppose comme difficultés...

**« Pour me reposer je vais vous lire un petit truc... »**

« C'est une dame qui est venue il y a longtemps à La Borde; qui a été hospitalisée ailleurs mais qui en avait marre et qui a foutu le camp de là où elle était, et qui est revenue à La Borde, un petit bout de temps, un semaine ou deux. Je l'ai pa vue mais d'autres l'ont vue.

Elle a écrit, dans ce qu'on appelle les *Nouvelles labordiennes* : c'est un hebdomadaire où tout le monde peut écrire. Elle a écrit un truc, là. Je vais vous lire. Ça vaut le coup.

Ça s'appelle : **« La Borde, quinze ans après »**

*Les ans me séparent de La Borde. La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens ... (Jean Oury a du mal à lire) ... il faut pas que je reste sur la "raie des fesses" tout de même ...*

*Elisabeth Naneix vient près de Jean Oury pour continuer la lecture...*

**« La Borde, quinze ans après »**

*Les ans me séparent de La Borde.*

*La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens qui se baissent...*

*JO : C'est vrai, il y a des types qui savent pas bien attacher ...*

*... ils n'ont pas de bretelles. C'est typique d'ici. C'est même La Borde qui a lancé la mode. Le feu dans la cheminée, le couloir, sale à faire peur, à croire qu'il n'a jamais été balayé, puis – magique ! – il est propre une heure après. En fait, il est nettoyé tous les jours mais cent personnes qui montent et qui descendent, parfois avec des pots de café trop pleins...*

*Des anciens me reconnaissent. Je les reconnais. En fait, La Borde n'a pas changé ! Moi, oui ! Des choses m'apparaissent qui ne m'apparaissait pas avant. La qualité de vie des résidents, quels qu'ils soient, où qu'ils en soient. Avant, je laissais de côté ceux qui me paraissaient le plus dans leur monde un peu inquiétants. Or, là, je les observe, je me penche vers eux et je me rends compte qu'ils sont dans le même monde que moi.*

*Enfin, j'ai sans doute changé mais les Labordiens ont également évolué. Certains que je croyais repliés à jamais se montrent présents, communicants. D'autres sont en hôpital de jour. D'autres encore sont partis définitivement. Tous ceux que je vois ont une vie autonome, des occupations, même si c'est fumer clope sur clope dans l'entrée. Parfois un accès de souffrance se fait sentir, vite encadré par les moniteurs. La vie est là.*

*Moi qui vient de deux mois en hôpital psychiatrique classique, je fais la différence. J'étais au point mort dans des locaux propres mais lugubres où rien ou presque rien n'était proposé. Deux heures d'art thérapie par là, une heure de sport par ci et c'est tout. On me répétait que j'étais malade, qu'il fallait que je l'accepte, qu'après on pouvait me soigner. Je n'avais plus droit aux visites car cela me distrairait de ma maladie.*

*Un lieu comme La Borde, c'est important qu'il existe. Il faut le défendre et s'associer aux Cahiers pour la folie, au Groupe des 39, acheter les badges et écrire des témoignages....*

C'est ce qu'elle dit...

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article106>

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/phpPetitions/index.php?petition=1>

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/130210/les-nouveaux-cahiers-pour-la-folie>

Ce témoignage est le point de vue d'une personne et la vie quotidienne est infiniment plus complexe.

Chaque personne a un angle particulier de s'articuler avec les autres — dans un certain « cadre » ...

... Qu'est-ce que ça veut dire ? (« on n'ose même pas dire équipe ! Mais qui soigne qui, là-dedans ? »)

*Je comprends que lorsque la vie quotidienne est considérée dans toute sa complexité cela permet de poser le problème du transfert, ce que ne fait pas l'organisation « technocratique »*

« Et le **transfert**, paradoxalement, ça doit pouvoir s'articuler avec le **hors-temps**... »

## [spirale 2] [transfert, désir, sens]

### ↑ un peu de « vieille histoire »

... Si on ne parle pas du transfert **avant** de parler du hors-temps, ça risque d'être du « baratin », dit Jean Oury...

#### ► Un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

... Il y avait encore Lagache, des membres de l'école de Winnicott. Venait de paraître un recueil d'articles qui mettait en doute l'usage de la psychanalyse dans l'organisation des hôpitaux, ou tout au moins que les infirmiers, statutairement, naturellement, n'avaient pas de formation analytique, donc il n'était pas question qu'il y ait des prises en charge psychothérapeutiques par les infirmiers. La psychanalyse relevait de spécialistes (des gens en analyse, des analystes).

*J'ai bien trouvé trace de ce colloque de Royaumont (10-13 juillet 1958. Cf. le rapport de Lacan dans ses Écrits), mais le recueil d'articles sous la direction de Racamier est édité en 1970.<sup>4</sup> Y figure une intervention de Racamier à un colloque à Lisbonne en 1958, « présence de la psychanalyse dans les organismes psychiatriques ».*

*J'ai relevé la phrase suivante :*

**« De même, il n'est pas plus question de chercher (et par quelle opération magique ?) à transformer les soignants en psychanalystes au petit pied »**  
(p. 68)

<sup>4</sup>Merci, à qui, lisant ces notes, pourra m'aider à clarifier de point. Il s'agit peut-être d'un autre ouvrage...

Paul-Claude **Racamier**, *Le psychanalyste sans divan (1970)*,  
Payot, 1993.

[http://www.payot-rivages.net/livre\\_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier\\_ean13\\_9782228886208.html](http://www.payot-rivages.net/livre_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier_ean13_9782228886208.html)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude\\_Racamier](http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude_Racamier)

## ► Les discussions dans le "groupe de Sèvres"

1957-58

*Sur le groupe de Sèvres,  
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Jean **Oury**, intervention, à la suite de du rapport exposé par R. Diatkine  
« **Réflexions d'un psychanalyste sur la participation des infirmiers à la psychothérapie** »  
*L'information psychiatrique*, n°10, décembre 1958

*Voici comment est transcrite l'intervention de Jean Oury :*

« [...] J'avoue avoir été profondément choqué par ce qui se profile dans l'arrière-plan de ce discours : une sorte de mépris – ou de méconnaissance – de l'infirmier en tant que tel. C'est peut-être parce que j'ai l'expérience de l'apport infiniment riche et varié que représente la mise en forme de ce que disent des infirmiers sur les malades avec lesquels ils vivent au moins huit par jour que je me permets d'intervenir d'une façon assez catégorique. Le niveau culturel de l'infirmier importe bien moins que la posture dans laquelle on le met pour l'écouter quand il peut parler de ses faits d'existence quotidienne avec les malades. J'ai l'impression qu'il existe chez les Médecins une tentation constante qui les pousse à survaloriser leurs "connaissances" aux dépens du groupe indifférencié des infirmiers qu'ils considèrent pratiquement comme des débilés mentaux. [...]

Je ne pense pas qu'il faille hésiter à donner à l'infirmier le matériel nécessaire pour comprendre le sens profond des symptômes. Au contraire, on doit essayer d'expliquer de la façon la plus exhaustive possible la signification de tel ou tel symptôme. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là "d'interprétation" au sens analytique du terme, ne serait-ce que parce que ce genre de réunion n'a rien d'une réunion thérapeutique. On n'a donc certainement pas à craindre que le personnel se livre après de telles réunions à des sortes "d'analyse sauvage" en

se servant d'une "psychogénèse simpliste". Bien au contraire, c'est pour éviter ce genre de maladroites "psychanalytiques" ou autre que le Médecin se doit de former son personnel d'une façon cohérente et très complète.[...] » (p. 835)

*Sommaire du dossier « Participation des infirmiers à la psychothérapie – 2e série d'études »  
(aucune autre précision) :*

**Introduction, par René Daumézon,  
Rapport de R. Diatkine,  
Remarques de  
P. Aulagnier (+ additif par M. Lubtchansky), S. Resnik,  
Interventions de  
A. Beley, R. Gentis, J. Oury, L. Bonnafé, S. Follin, Ballier,**

**Jean Ayme,**

« **La participation des infirmiers à la psychothérapie** »  
*L'information psychiatrique*, 1959, n°35, 8, p. 475-486

**Jean Ayme,**

« **Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle** »  
<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

« Cette belle unanimité ne se retrouvera pas sur les différents rapports sur "La participation des infirmiers à la psychothérapie". Déjà Le Guillant exprime ses craintes en déclarant : "Je me suis souvent demandé si le sujet choisi pour cette réunion était un bon sujet. La psychothérapie en effet met en question des aspects essentiels de notre conception de la maladie mentale, et par suite les fondements mêmes de notre métier. Je crains que de ce fait bien de questions posées à ce propos le soient avec passion..." Il est vrai que Daumézon avait tenu à souligner que "trop souvent ce que le médecin appelle psychothérapie est la constatation de l'influence qu'il exerce ou croit exercer sur le malade... par le prêche ou l'autorité", à quoi répondait la définition proposée par Jean Oury : "Nous ne donnons le nom de psychothérapie qu'à une technique médicale particulière dont le prototype est la relation analytique". Son exposé, s'appuyant sur l'expérience de La Borde et de Saint-Alban, va susciter, de manière inattendue des critiques et des réserves chez les psychanalystes présents. Jean Kestemberg, qui effectue des vacations chez Le Guillant considère que "les connaissances psychanalytiques peuvent avoir, pour ceux qui n'ont pas reçu une formation spéciale, un double inconvénient : premièrement elles restent vides de

sens et peuvent créer une nouvelle barrière entre les groupes par ceux qui soignent et ceux qui sont soignés, deuxièmement, inconvenient certain, ces notions demandent une connaissance précise et rigoureuse à défaut de laquelle elles risquent de perturber aussi bien les malades que les infirmières. C'est un peu jouer l'apprenti-sorcier que de déclencher des réactions profondes sans en manier aussi parfaitement que possible le contrôle". René Diatkine se fera plus insistant : "La compréhension des contenus inconscients, des pulsions, des conflits risque d'être infiniment plus éprouvant qu'utile et peut conduire à trois résultats : une érotisation plus ou moins poussée du personnel prédisposé, une réaction dépressive encore plus fâcheuse, une dévalorisation des mots et des affects entraînant un rejet aussi dangereux que le rejet nosologique" et d'ajouter : "quelque soit la valeur thérapeutique d'un service hospitalier, le personnel infirmier, par la nature même de sa position et de sa fonction, est particulièrement éprouvé et son intégrité mentale est toujours attaquée". Cette sollicitude jugée excessive par Gentis et méprisante par Oury, trouve un renfort inattendu chez Bonnafé qui redoute une formation partielle, un "teinture psychanalytique" et chez Follin qui craint "une psychanalyse au rabais pour infirmier". Après cette discussion orageuse, Oury prononce, à l'intention de ceux qui considèrent les infirmiers comme des soignants à part entière sa phrase devenue célèbre : "Les infirmiers ne sont pas plus cons que les médecins et les psychologues."

Si on s'interroge sur cette levée de bouclier, on y voit, chez les "psychanalystes de métier", sous tendue par une réaction de classe, la crainte de devoir partager leurs secrets de fabrication. La psychanalyse est chose trop sérieuse pour être placée dans des mains inexpertes et doit se dérouler, même dans une structure de soins, dans le secret du cabinet. Quant aux collègues membres du PCF, bien qu'ayant pris leurs distances avec leur déclaration de 1949, dénonçant la psychanalyse comme "idéologie réactionnaire", ils conservent à l'égard de celle-ci une position ambiguë. »

Dans une allusion à sa petite phrase, « C'est dangereux de dire ça... », ajoute JO...

*Une autre version, il me semble, de la même remarque  
« Il faut se méfier de ce qu'on dit »,  
à chercher dans l'ensemble des prises de notes*

## ► La « place publique »

Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 1978, p. 25-26  
réédition aux éditions Matrice en 1998

[http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice\\_catalogue.html](http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html)

### « PLACE PUBLIQUE

C'est là qu'a commencé la place publique. Ce que j'ai appelé plus tard (et déjà à cette époque on pourrait, avec une grille, retrouver toutes les péripéties, facilement lisibles entre les lignes de la thèse) une sorte de charnière, l'équivalent d'un suicide. Être là ou ailleurs importe peu ; ce qui est en question c'est que ce soit plus profitable à autrui. C'est la grande chose qui allait suinter pendant des années et qui suinte toujours : l'origine de la "vache qui rit", la vache à lait et la vache qui rit parce que ça a une dimension d'infini ; il faut bien rigoler devant des choses pareilles.

Si bien que la place publique ça a été mon "suicide", l'envahissement ; je m'en foutais ; ils pouvaient bien faire ce qu'ils voudraient là-dedans, ça ne m'intéressait pas tellement. Donc, la brèche dans le huis-clos a été faite, et alors j'ai accepté qui venait. Par exemple, à la fin du mois de décembre, mon frère Fernand, instituteur, m'a envoyé un type que je connaissais depuis quelques années déjà, quand il avait 15 ans (il avait été dans la classe de Fernand) : Félix, qui était en mal de je ne sais pas quoi, pour que je lui fasse de la psychothérapie et le réorienter. Je me souviens que Fernand m'a dit : "Surtout, ne le casse pas en petit morceaux". Il n'avait pas besoin de moi pour se réduire en petits morceaux. C'est là que ça a commencé, l'affaire. Il est venu souvent, il était un des premiers passagers de la place publique. »

*La place publique qui a fait place au huis-clos...*

L'arrivée d'une « meute » de gens « extraordinaires » (philosophes, mathématiciens, ethnologues...).

Comme **Jean Oury** disait qu'il n'y a pas besoin d'être psychanalyste pour faire de la psychothérapie, certaines de ces personnes se sont mises à s'occuper des malades...

*Jean Oury, ce mercredi soir, n'en dira pas beaucoup plus.  
Il ajoutera : « Difficile, hein ! »  
Lire ce qu'il en dit dans II, donc.*

## ↑ Lacan, séminaire *Le transfert*

### Pendant ce temps-là...

... Il y avait donc le séminaire de Lacan... C'est là qu'il a parlé de passage à l'acte, d'acting out... de la matrice à 9 cases... du transfert...

*Sur toute cette partie,  
cf. l'ensemble des prises de notes*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*  
**Seuil, 2001.**  
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>  
<http://staferla.fre.fr>

### ► La disparité subjective

La première phrase de ce séminaire : « Le transfert est de l'ordre de la **disparité** subjective » ... tout un programme ! Ça veut dire que c'est pas 'copain/copain'.

À l'époque de la "place publique", dans les groupes de paroles (de la décennie '70), il y a eu une confusion — et après, ça a continué — : on est copains, c'est du transfert ! ... « Mais-c'est-pas-vrai ! » assène Jean Oury ...

*Disparité subjective* : c'est pas *copain/copain*... Ça ne veut pas dire non plus qu'on est lointain ! Ça veut dire qu'on est dans une certaine position qui est justement un travail...

### ► Le diagnostic

Avant de parler à quelqu'un, il faut faire un diagnostic, quoi qu'en pensent un certain nombre de psychanalystes qui disent : "Ah, faire un diagnostic, c'est contre la neutralité !" — Est-ce que c'est neutre de parler à une vieille mélancolique de la même façon qu'à un gosse de 15 ans, ou à un schizophrène ?

C'est très important de savoir qu'on a affaire à un schizophrène ! À condition de

faire un diagnostic ! Le diagnostic, ça se fait très rapidement, mais il faut une certaine expérience. Il ne faut pas être imbu d'un égalitarisme débile. Comme la plupart des intellectuels de cette époque !

### ► Le transfert, création *ex nihilo*

Mais le transfert, d'où ça vient ? C'est quelque chose qui se crée... C'est une création *ex nihilo*, à partir de rien...

C'était contraire à tout ce que disaient « ces gens-là » (*Je comprends : la place publique et les groupes de paroles cités plus haut*) ... contraire à toute l'organisation actuelle.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*,  
**16 novembre 1960, Seuil, 2001, p. 12-13.**  
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

« Au commencement —

Chacun m'impute aussitôt de me référer à quelque paraphrase de la formule *Au commencement était le Verbe*.

*Im Anfang war die Tat*<sup>5</sup>, dit un autre.

Pour un troisième, d'abord, c'est-à-dire au commencement du monde humain, d'abord était la praxis.

Voilà trois énoncés en apparence incompatibles. Mais à la vérité, du lieu où nous sommes pour en trancher, c'est-à-dire de l'expérience analytique, ce qui importe n'est point leur valeur d'énoncé, mais leur valeur d'énonciation, ou encore d'annonce, je veux dire ce en quoi ils font **apparaître l'ex nihilo propre à toute création**, et en montrent la liaison intime avec l'évocation de la parole. À ce niveau, ils manifestent évidemment qu'ils rentrent dans le premier énoncé, *Au commencement était le Verbe*.

Si j'évoque cela, c'est pour en différencier ce que je dis, et le point d'où je vais partir pour affronter ce terme le plus opaque, ce noyau de notre expérience, qu'est le transfert.

J'entends partir, je veux partir, je vais essayer — en commençant avec toute la maladresse nécessaire, — et partir aujourd'hui autour de ceci, que le terme *Au*

<sup>5</sup>*Tat* : action

commencement a certainement un autre sens.

Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour. Ce commencement est autre chose que cette transparence à elle-même de l'énonciation qui donnait leur sens aux formules de tout à l'heure. C'est un commencement épais, confus, ici. C'est un commencement non de **création** mais de **formation**. [...]

Je veux rappeler un instant, pour ceux qui n'étaient pas là l'année dernière, quelques uns des termes autour desquels a tourné notre exploration de ce que j'ai appelé l'éthique de la psychanalyse.

L'année dernière, j'ai voulu expliquer devant vous – disons, pour me référer au terme de création que j'ai donné tout à l'heure – la structure créationniste de l'èthos humain comme tel, l'ex *nihilo* qui subsiste en son cœur, et qui fait pour employer un terme de Freud, le noyau de notre être, *Kern unseres Wesens*. J'ai voulu montrer que cet èthos s'enveloppe autour de cet ex *nihilo* comme subsistant en un vide impénétrable. »

### ► Erastes, Eromenos, Eromenon : désirant, désiré, désirable

Pour imager la question du transfert, Lacan a repris *Le Banquet* de Platon. Ce qui se passe entre Socrate, Alcibiade, Agathon.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, Seuil, 2001*.

« Lorsque l'on invoque l'intersubjectivité, l'accent est mis sur ceci, que cet autre, nous devons y reconnaître un sujet comme nous. Et ce serait dans cette direction que résiderait l'essentiel de l'avènement à l'être de l'autre.

Mais il y a aussi une autre direction, que j'indique quand j'essaie d'articuler la fonction du désir dans l'appréhension de l'autre, telle qu'elle se produit dans le coupe érastès-érôménos, lequel a organisé toute la méditation sur l'amour depuis Platon jusqu'à la méditation chrétienne.

L'être de l'autre dans le désir, je pense l'avoir déjà assez indiqué n'est point un sujet. L'érôménos est éroménon, au neutre, et aussi bien τα παιδικα, au neutre pluriel – les choses de l'enfant aimé, peut-on traduire. L'autre en tant qu'il est visé par le désir, est visé, ai-je dit, comme objet aimé. » (7 déc 1960, p. 68)

« Ce qui caractérise l'érastès, l'amant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? Nous, nous pouvons tout de suite ajouter qu'il ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, l'érôménos, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ? Ce qu'il a n'est-il pas ce qui, dans la relation de l'amour, est appelé non seulement à se révéler, mais à devenir, à être présentifié, alors que ce n'était jusque-là que possible ? Bref, disons-le avec l'accent analytique, ou même sans cet accent, l'aimé, lui aussi, ne sait pas. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit – il ne sait pas ce qu'il a.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a de caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance. » (p. 52-53, 30 novembre 1960)

« J'ai lu un article [...] où un monsieur, pourtant plein d'expérience, s'interroge sur ce que l'on doit faire quand, dès les premiers rêves, et quelquefois dès avant que l'analyse commence, l'analysé se produit lui-même l'analyste comme objet d'amour caractérisé. [...]

Pour nous, si nous nous laissons guider par les catégories que nous avons produites, c'est au principe même de la situation que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, éroménos. C'est pour lui qu'on est là. Ça, c'est l'effet, si l'on peut dire, manifeste. Mais il y a un effet latent, qui est lié à sa non-science, à son inscience. Inscience de quoi ? – de ce qui est justement l'objet de son désir d'une façon latente, je veux dire objective ou structurale. Cet objet est déjà dans l'Autre, et c'est pour autant qu'il en est ainsi qu'il est, qu'il le sache ou non, virtuellement constitué comme érastès. De ce seul fait, il remplit cette condition de métaphore, la substitution de l'érastès à l'érôménos qui constitue en soi-même le phénomène d'amour. Il n'est pas étonnant que nous en voyions les effets flambants dès le début de l'analyse, dans l'amour de transfert.

Il n'y a pas lieu pour autant de voir là une contre-indication. C'est là que se pose la question du désir de l'analyste, et jusqu'à un certain point, de sa

responsabilité. » (p. 234-235, 8 mars 1961)

*Cf. prises de notes de décembre 2007*

Dans la prise en charge analytique (et ça n'est pas « une pièce avec un divan, un type qui est assis, qui dit pas grand chose et puis un type qui vient ! »), il y a toujours cette **dimension logique** : celui qui est responsable de maintenir une dimension analytique coûte que coûte est en position de désirant (erastès) et celui qui vient en analyse, en position de désiré (eromenos)

## ► Transfert, désir

S'il y a quelque chose de l'ordre du **transfert**, il y a quelque chose de l'ordre du **désir**...

*(Voici ce que j'ai trouvé)*

Jacques **Lacan**, *Le Transfert, Séminaire VIII (1960-61)*, Seuil, 2001.

1<sup>er</sup> mars 1961

« C'est dans la mesure où ce que Socrate désire, il ne le sait pas, et que c'est le désir de l'Autre, c'est dans cette mesure qu'Alcibiade est possédé, par quoi ? — par un amour dont on peut dire que le seul mérite de Socrate est de le désigner comme amour de transfert, et de le renvoyer à son véritable désir.

Tels sont les points que je voulais aujourd'hui fixer à nouveau pour poursuivre la prochaine fois sur ce que je pense pouvoir montrer avec évidence, à savoir combien l'articulation dernière du *Banquet*, cet apologue, ce scénario qui confine au mythe, nous permet de structurer autour de la position de deux désirs la situation de l'analysé en présence de l'analyste. » (p. 216-217)

8 mars 1961

«... si l'analyste réalise comme l'image populaire, ou aussi bien l'image déontologique, de l'apathie, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait, avec son patient, de le prendre dans ses bras ou de le passer par la fenêtre. Cela arrive. J'augurerais même mal, j'ose le dire, de quelqu'un qui n'aurait

jamais senti cela. Mais enfin, à cette pointe près de la possibilité de la chose, cela ne doit pas arriver de façon ambiante.

Pourquoi cela ne doit-il pas arriver ? Est-ce pour la raison, négative, qu'il faut éviter une espèce de décharge imaginaire totale de l'analyse ? — dont nous n'avons pas à poursuivre plus loin l'hypothèse, quoiqu'elle serait intéressante. Non, c'est en raison de ceci, qui est ce dont je pose ici la question cette année, que l'analyse dit — je suis possédé d'un désir plus fort. Il est fondé à la dire en tant qu'analyste, en tant que s'est produite pour lui une mutation dans l'économie de son désir. Et c'est ici que les textes de Platon peuvent être évoqués. [...]

Freud aurait pu chercher mille autres exemples pour illustrer ce qui l'occupe à ce moment-là, à savoir le désir de mort mêlé à l'amour. [...] donc, je considère qu'il n'est pas indifférent que dans *L'homme aux rats*, à un moment essentiel dans sa découverte de l'ambivalence amoureuse, ce soit au *Banquet* de Platon que Freud se soit référé. [...]

Eh bien, dans Platon, dans *Le Philèbe*, Socrate émet quelque part cette pensée que le désir, de tous les désirs le plus fort, doit bien être le désir de mort, puisque les âmes qui sont dans l'Érèbe y restent. » (p. 225-226)

« Du seul fait qu'il y a transfert, nous sommes impliqués dans la position d'être celui qui contient l'*agalma*, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse du sujet, comme lié, conditionné par ce rapport de vacillation du sujet que nous caractérisons comme constituant le fantasme fondamental, comme instaurant le lieu où le sujet peut se fixer comme désir.

C'est un effet légitime du transfert. Il n'est pas besoin de faire intervenir pour autant le contre-transfert, comme s'il s'agissait de quelque chose qui serait la part propre, et, bien plus encore, la part fautive de l'analyste. Seulement, pour le reconnaître, il faut que l'analyste sache certaines choses. Il faut qu'il sache en particulier que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas. [...]

C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait ce que ce sujet, avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique, désire — qu'il est en position d'avoir en lui, de ce désir, l'objet. Cela est seul à pouvoir expliquer tel de ces effets si singulièrement encore effrayants, semble-t-il. » (p. 234)



15 mars 1961

« La difficulté des rapports de la demande du sujet à la réponse qui lui est faite se situe plus loin, en un point tout à fait original, où j'ai essayé de vous porter en vous montrant ce qui résulte, chez le sujet qui parle, du fait — l'exprimais-je ainsi — que ses besoins doivent passer par les défilés de la demande. À ce point originel, il en résulte que tout ce qui est, chez le sujet qui parle, tendance naturelle a à se situer dans un au-delà et dans un en-deçà de la demande.

Dans un au-delà qui est la demande d'amour. Dans un en deçà qui est ce que nous appelons le désir, avec ce qui le caractérise comme condition, et que nous appelons sa condition absolue dans la spécificité de l'objet qu'il concerne, petit a, objet partiel. J'ai essayé de vous le montrer comme inclus dès l'origine, dans ce texte fondamental de la théorie de l'amour qu'est *Le Banquet*, comme *agalma*, en tant que je l'ai identifié aussi à l'objet partiel de la théorie analytique. » (p. 239)

### ➔ Le désir inconscient, inaccessible directement... accessible par le transfert

*Sur toute cette partie,  
cf. l'ensemble des prises de notes*

Sigmund Freud

Le désir<sup>6</sup>, c'est la grande découverte de Freud.

Sur le plan même épistémologique, d'une façon absolue, ce que Freud a apporté c'est que dans toute existence — il suffit d'être au monde — il y a quelque chose de l'ordre du **désir inconscient**...

Jean Oury

Par précaution, après les années 68-70 ...

— dans ce temps où pour certains, dont Félix Guattari, le désir, l'Eros, était là, manifeste, « on pouvait en prendre par poignées »... et « ce n'est pas fini ! » —

... Jean Oury a ajouté... « ... **inaccessible directement** »

<sup>6</sup>Jean Oury rappelle les questions de traduction autour de ce terme (*Wunsch*, ...)

### S'entendre sur les mots...

*Jean Oury revient sans cesse sur les problèmes de traduction  
ou sur l'usage des mots.  
Ici, c'est sur le terme **inconscient**, qu'il attire notre attention.  
Pour lui, « c'est pas net », dans l'usage qu'on en fait.  
« Unbewusstsein », insu...*

### ➔ Si donc, le désir est inaccessible directement, c'est donc qu'il est accessible quand même...

Il y a autant de *désirs* qu'il y a de milliards d'habitants sur terre ... du fait même de l'espèce humaine (... « Même les pires ! Même les papes ! »...)

Le désir est accessible par le transfert.

Dans son style, **Jean Oury** affleure l'étymologie du terme *Transfert*...

« Des omnibus... comme à Athènes... des métaphores... c'est transporter... il y a un transport... mais de quoi ? ... de quelque chose qui résulte du désir inaccessible directement... »

Gisela Pankow

Cela rejoint ce que disait Gisela Pankow :

Avec les personnes psychotiques, il y a du désir, mais on ne sait pas trop où (*c'est ma façon de synthétiser*), alors il faut d'abord faire des greffes. Ce que Gisela Pankow appelait des **greffes de transfert** (pour avoir accès au désir).

Tout ça, pour arriver à quoi ?

Le diagnostic a ici toute son importance :

### ↑ fantasme (structure du), limites

Si la personne n'est pas psychotique, cela aboutit à quelque chose qui est à la base de l'existence, de la personnalité.

C'est la question des fantasmes, avec des scénarios de fantasme.

C'est une grande trouvaille de Freud, travaillée par Melanie Klein et toute la « bande » ... Rosenfeld, Winnicot.

Dans les structures psychotiques graves, les troubles profonds, la *Spaltung*, la dissociation bouleversent cette structure. Il y a un éclatement. Il n'y a pas de délimitation.

### ► **structure et limites**

Pour qu'il y ait du fantasme, il faut que ce soit délimité.  
Et pour que les limites tiennent, il faut une structure de base. (Cf. les Stoïciens)

Jean Oury va parler de l'importance de la structure, des limites, de la différence entre limite et borne, en prenant l'exemple du club : mais, attention ! Un club bien foutu ! Pas simplement la télé ou de simples activités, mais une possibilité d'échanges multiples).

Pour qu'il y ait des limites qui tiennent, cela nécessite l'articulation d'une structure solide. Il n'y aura pas besoin de construire des murs (que l'on croît être des limites).

**Jean Oury** reprend souvent cette distinction entre borne et limite  
Il fait référence aux Stoïciens (« c'est pas nouveau », dit-il)

*sur la limite et la limite chez les Stoïciens  
Cf. l'ensemble des prises de notes*

C'est cette logique-là qui est aujourd'hui écrasée.

### ► **scène du fantasme, scène du rêve**

Le fantasme ne peut exister que s'il est pris dans une histoire :  
Le fantasme est un scénario, pris dans une histoire (cf. dans la *Traumdeutung*)

La scène du rêve, c'est la même chose que la scène du fantasme.

La « scène du rêve » et une expression empruntée à **Fechner**.

**Lacan** dit que dans le fantasme c'est la même structure que dans le rêve.

**Sigmund Freud, *Traumdeutung* (1899)  
*L'interprétation des rêves*, 1926, 1967, trad. I. Meyerson, Puf  
*L'interprétation du rêve*, 2003, *Œuvres complètes, IV, 1899-1900*, Puf  
[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:%C5%92uvres\\_compl%C3%A8tes\\_-\\_psychanalyse\\_-\\_vol.\\_IV\\_1899-1900](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._IV_1899-1900)**

*J'ai choisi la traduction de 1926*

« C'est G. Th. Fechner qui a, semble-t-il, le mieux établi, dans quelques remarques de ses *Elemente der Psychophysik* (t. II, p. 250), la différence essentielle qui sépare le rêve de la veille<sup>7</sup> ; Il en a tiré des conclusions de grande portée. Il pense que "Ni le simple passage de la vie mentale au-dessous du seuil de la conscience", ni le fait que nous soustrayons notre attention aux influences du monde extérieur ne suffisent à expliquer tout ce que la vie du rêve a de particulier, d'opposé à la veille. Il croit bien plutôt que la scène du rêve n'est pas la même que celle où se déroulent nos représentations pendant la veille<sup>8</sup>. "Si la scène de notre activité psychologique<sup>9</sup> était la même pendant le sommeil et pendant la veille, le rêve ne pourrait être, à mon avis, qu'une continuation plus ou moins intense de la vie représentative de la veille, il devrait avoir même matière et même forme. Mais il en est tout autrement."  
On n'a pu savoir clairement, il est vrai, ce que Fechner entendait par ce déplacement de l'activité psychique [...] » (p. 50-51)

**Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient* (1957/58),  
Séminaire V, *Seuil*, 1998,  
11 décembre 1957**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020256681>  
<http://staferla.free.fr>

« En fin de compte nous revoici affrontés à ceci, qu'en nous un sujet pense, pense selon des lois qui se trouvent être les mêmes que celles de l'organisation de la chaîne signifiante. Ce signifiant en action s'appelle en nous l'inconscient. Il est désigné comme tel par Freud. Il est tellement originalisé, séparé de tout ce qui est jeu de la tendance, que Freud nous répète sous mille formes qu'il s'agit d'une autre scène psychique. Le terme est répété à tout instant dans la *Traumdeutung*.

<sup>7</sup> La traduction de 2003 : "la distinction d'essence entre la vie de rêve et la vie de veille"

<sup>8</sup> "Il suppose bien plutôt que la scène des rêves, elle aussi, est autre que celle de la vie des représentations vigiles.

<sup>9</sup> "Si la scène de l'activité psychophysique"

Ce terme est à la vérité emprunté par Freud à Fechner, et j'ai déjà eu l'occasion de souligner la singularité du contexte fechnerien qui est loin de se réduire à l'observation du parallélisme psycho-physique, ni même aux étranges extrapolations auxquelles il s'est livré du fait de l'existence par lui affirmée, du domaine de la conscience. Le terme d'*autre scène psychique* que Freud emprunte à sa lecture approfondie de Fechner est toujours mis par lui en corrélation avec la stricte hétérogénéité des lois concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine du compréhensible, de la signification. » (p. 106-107)

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*, Séminaire XIV,  
16 novembre 1966  
<http://staferla.free.fr>

« Logique du fantasme donc, nous partirons de l'écriture que j'en ai déjà formée, à savoir de la formule :

(S ◊ a)

S barré, poinçon, petit a, ceci entre parenthèses. Je rappelle ce que signifie le S barré : le S barré représente, tient lieu dans cette formule de ce dont il retourne concernant la division du sujet, qui se trouve au principe de toute la découverte freudienne et qui consiste en ceci que le sujet est, pour une part, barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient. Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle petit a. Petit a est un objet dont ce que j'appelle cette année, "faire la logique du fantasme", consistera à déterminer le statut : le statut, précisément, dans un rapport qui est un rapport logique à proprement parler. Chose étrange sans doute et sur quoi vous me permettrez de ne pas m'étendre : je veux dire que ce que suggère de rapport à la *fantasia*, à l'imagination, le terme de fantasme, je ne me plairai pas, même un instant, à en marquer le contraste avec le terme de logique dont j'entends le structurer. C'est sans doute que le fantasme tel que nous prétendons en instaurer le statut n'est pas si foncièrement, si radicalement antinomique qu'on peut au premier abord le penser, à cette caractérisation logique qui, à proprement parler, le dédaigne. Aussi bien le trait imaginaire de ce qu'on appelle l'objet (a), vous apparaîtra-t-il... mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme valeur logique ... être

beaucoup moins apparenté – il me semble, au premier abord – avec le domaine de ce qui est, à proprement parler, l'imaginaire. L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. L'objet (a) est d'un autre statut. »

## ► La structure dans la vie quotidienne

### ✚ Les rapports complémentaires

Eugène **Dupréel**<sup>10</sup>, *Sociologie générale (1948)*, Puf  
<http://www.melchior.fr/Groupe-et-rapport-social.2508.0.html>

« Des rapports sociaux positifs qui ne seraient pas complémentaires les uns des autres ne suffisent pas pour qu'une société soit constituée, car ils pourraient ne relier les individus que sous forme de couples isolés. Des amoureux dont chaque paire occupe un banc dans un square, un soir d'été, ne forment pas une société, aucun complémentaire ne reliant ces couples. Mais que le gardien du square prétende les expulser un peu avant l'heure de la fermeture, la protestation des uns soutiendra la résistance des autres et le gardien aura affaire avec l'unité d'un groupe social. En fait, dès qu'il y a multiplicité de rapports sociaux positifs entre des individus non trop éloignés dans le temps et l'espace, ces rapports deviennent presque inévitablement des complémentaires les uns des autres, ils s'agrègent contre des rapports négatifs actuels ou éventuels. »

Jacques **Coenen-Huther**,  
« Eugène Dupréel, philosophe, sociologue et moraliste », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006  
<http://ress.revues.org/288>

Jean Oury semble moins fréquenter les jardins publics qu'Eugène Dupréel. Lui, il s'appuie sur l'exemple du bar de La Borde pour concrétiser les **rapports complémentaires**...

#### **Verbatim (ou presque...)**

« ... Comme elle dit la fille : Ah, le bar continue... malgré tout... malgré tout... »

<sup>10</sup>ATTENTION : Dupréel répond au prénom : Eugène et non Georges comme cela figure depuis plusieurs années dans ces prises de notes !!!

J'ai dit : pour que le bar continue, il faut une règle de trois :

- 1/un type qui tient la caisse
- 2/un type qui sert au comptoir
- 3/un autre type qui peut se déplacer pour aller servir sur une table.

S'il n'y a pas les trois, le bar...

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il y a des rapports complémentaires...

Si le type qui tient la caisse fauche la caisse, les autres vont lui tomber dessus !  
Ou bien, il faudra qu'il rende des comptes au comité hospitalier ou je sais pas  
quoi... à la trésorerie...

Donc, y a tout un système d'échelon qu'on peut appeler des rapports complémentaires. »

Des rapports complémentaires, il y en a partout !

Un copain peut bien remplacer une canne quand il y en a un qui se casse le col du fémur ! Il y a une grande résistance, cependant ! Certains préfèrent la canne à un copain !

➔ **Un minimum de structure est nécessaire pour que de telles relations puissent s'installer.**

Et ça n'est pas tout à fait par hasard...

## ✚ Les constellations

Constellation : Un terme de **François Tosquelles**

« Quand on est embêté avec quelqu'un de difficile, on réunit des gens, comme ça, des moniteurs, des pensionnaires, pour dire : on va parler d'un tel...

... avec des systèmes de choix, de sympathie, d'antipathie...

On parle pendant une heure ou deux. On raconte un peu l'histoire... souvent, dans des cas très difficiles où on arrive à rien, dès le lendemain, le tableau est très différent... Il y a un changement... Qu'est-ce qui s'est passé ?

**Jean Oury** va donc reprendre la question des *Constellations* à partir de l'intervention de **Paul-Claude Racamier** au congrès de Zurich en 1957, sur

l'enquête de deux psychosociologues Stenton et Schwartz à la clinique de Chesnut Lodge aux États-unis...

*Pour un développement,*

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

La réunion d'une constellation remue beaucoup de choses...

JO fait le lien avec les « **prosdiorismes** », qui ajoutent du sens... les virgules, les petits points, aller à la ligne, entre les lignes...

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

*Voir aussi dans ce texte*

**Carlos Herrera V.**, « **D'une écriture des formules de la sexuation** »

<http://www.lacan-brasil.com/lectura.php?auxiliar=rubriques/topologie/sexuation.html>

« **Bref détour sur les "prosdiorismes"**.

Le mot **prosdiorisme** est absent des dictionnaires de la langue française ou des autres langues latines comme l'espagnol, l'italien, etc. Il est aussi absent des dictionnaires de philosophie ou de mathématiques. Par contre, on trouve ce mot dans les textes qui font référence aux formules de la sexuation de Lacan. Encore un néologisme de Lacan ?

Apparemment non, puisqu'on peut trouver ce terme dans le livre : *La philosophie du langage. Exposée d'après Aristote*, de l'auteur **SEGUIER DE SAINT-BRISSON** (le Marquis Nicolas, Maximilien, Sidoine), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1838, chez l'éditeur Bourgeois-Maze. Dans ce texte, le mot "prosdiorismes" apparaît comme une traduction phonétique faite par l'auteur du vocable grecque «  $\pi\rho\sigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$  », qu'il trouve chez Aristote :

"Quant aux nombres, leur nom suffit pour en démontrer l'utilité et en expliquer la nature. La langue générale n'en reconnaît que deux : l'unité et la multiplicité. Quelques-uns ont admis un troisième nombre qui sépare l'unité de la multiplicité; c'est le duel des Grecs, rejeté par les Éoliens. Lorsque des distinctions numériques, prises dans la considération logique, deviennent indispensables, on y pourvoit par ces mots qu'Aristote nomme  $\pi\rho\sigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$  (prosdiorismes) qui jouent un si grand rôle dans l'étude de l'art du raisonnement; ce sont : tout, nul, pas, quelques, enfin l'article", page. 19. »

## ↑ le lieu de l'énigme

Entre les lignes, c'est le lieu de l'énigme (**Lacan**)

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

Jean Oury, « Concepts fondamentaux »,  
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

[http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP\\_2\\_pp\\_1\\_18.pdf](http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf)

« C'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent. Lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme. Si il n'y pas d'énigme dans un milieu, le milieu est mort. Lacan définissait très bien l'énigme. À un moment donné il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé, c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer. L'énonciation reste là, presque de l'ordre d'un processus inconscient. Plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes. Quand on lit un texte, c'est entre les lignes que le sens apparaît on pourrait même dire entre les pages et entre les mots ; Ce qui définit le mot, c'est les petits mots qui définissent les autres. Aristote les appelait les prosdiorismes. Les prosdiorismes étaient à l'origine des quantificateurs en mathématiques. C'est ce niveau là "entre les mots, entre les lignes" qui est en question et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques dont on souffre tant. »

Jacques Lacan, *Le Sinthome (1975-76)*, Séminaire XXIII,  
Seuil, 2005,  
13 janvier 1976

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020796668>

<http://staferla.free.fr>

« J'ai déjà parlé de l'énigme. J'ai écrit ça grand E indice petit e, **E<sub>e</sub>**.

Il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Une énigme, comme le nom l'indique, est une énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé.

[...]En quoi consiste l'énigme ? L'énigme est un art que j'appellerai d'entre les lignes, pour faire allusion à la corde. On ne voit pas pourquoi les lignes de ce qui est écrit, ça ne serait pas noué par une seconde corde. » (p.67-68)

(Cf. aussi 11 mai 1976)

« La consistance, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ce qui tient ensemble,

et c'est bien pourquoi elle est ici symbolisée par la surface. En effet, pauvres de nous, nous n'avons idée de consistance que de ce qui fait sac ou torchon. C'est la première idée que nous en avons. Même le corps, nous le sentons comme peau, retenant dans son sac un tas d'organes. En d'autres termes, cette consistance montre la corde. Mais la capacité d'abstraction imaginative est si faible que de cette corde – cette corde montrée comme résidu de la consistance – elle exclut le nœud.

Or, c'est là-dessus que je puis peut-être apporter le seul grain de sel dont en fin de compte je me reconnaisse responsable – dans une corde, le nœud est tout ce qui ex-siste, au sens propre du terme.

Ce n'est pas pour rien, je veux dire, ce n'est pas sans cause cachée que j'ai dû à ce nœud ménager un accès en commençant par la chaîne, où il y a des éléments distincts. Ces éléments consistent en quelque forme de la corde – ou bien en tant que c'est une droite que nous devons supposer infinie pour que le nœud ne se dénoue pas, ou bien en tant que ce que j'ai appelé rond de ficelle, autrement dit une corde qui se joint à elle-même d'une épissure.

Le nœud ne constitue pas la consistance. Il faut tout de même distinguer consistance et nœud. Le nœud ex-siste à l'élément corde, à la corde-consistance. » (p. 65)

### ► L'énigme est une forme de sens

S'il n'y a pas d'intervalles, pas de sens...

Toutes ces petites choses qui donnent du sens : un sourire, un clin d'œil, une virgule... ça suffit pour changer complètement... quelque chose est touché collectivement...

### ► Le sens – Sinn

On a touché, par ces tout petits détails, qui sont là, dans la rencontre, en mettant des prosdiorismes... à quelque chose de l'ordre du sens,

Mais le sens **Sinn**, pas La signification *Bedeutung*

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*  
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Peut-on dire – en restant à un niveau très lointain – que pour qu'il y ait du sens, il faut qu'il y ait une sorte de mouvement, de passage. "Passage" d'un système, d'un lieu, à un autre. Dans les quatre discours, le sens, c'est le passage d'un discours à l'autre. Mais ça ne se conçoit pas si on reste dans un seul discours. D'ailleurs, ce n'est pas possible. Il n'y aurait pas de sens. Le sens, ce n'est pas la signification. Le schizophrène ne confond pas signification et sens. Un empiriste absolu confond les deux, en général, à moins d'être un logicien extraordinaire, Frege et compagnie. Mais le schizophrène ne peut pas passer d'un discours à l'autre. On sait bien, par exemple, qu'on définissait les structures psychotiques comme étant des structures figées, comme s'il y avait une stase, une stase dialectique à un certain niveau. Exemple : la catatonie. Le sens réapparaît quand il y a mouvement, c'est-à-dire d'un état à l'autre, changement de phase, pour reprendre une expression de physique. » (p. 46) <sup>11</sup>

### ► Le triangle des 3 S de Lacan

JO fait appel à nouveau au schéma de Lacan :

Le triangle des trois S : **sujet/savoir/sexe**

entre le sexe, qui est la différence et le savoir (jouissance de l'Autre), il y a Sinn, le sens... on a touché à ça...

C'est d'autant plus important qu'on a affaire à des « insensés »

Jean Colombier, François Doublet,  
*Instructions sur la manière de gouverner les Insensés (1785),*  
Imprimerie royale.

[http://du.laurens.free.fr/auteurs/Colomb\\_Doublet-Gouvern\\_insens.htm](http://du.laurens.free.fr/auteurs/Colomb_Doublet-Gouvern_insens.htm)

Mais, dit Jean Oury, les *insensés* ont changé de camp : Aujourd'hui, ils sont ceux

<sup>11</sup>Cf. aussi la page du site *Ouvrir le cinéma*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

qui nous organisent...

On est là pour redonner du sens !

### ► Sens, transfert, désir

Mais qu'est-ce que c'est que le sens : c'est le transfert !

Et c'est quoi le transfert ? C'est mettre en question quelque chose qui est de l'ordre du **désir inconscient inaccessible directement**...  
C'est la base même du transfert.

Dans cette séance, Jean Oury dira que pour qu'il puisse y avoir du transfert, pour oser en parler même, il faut un matériau de base et ce matériau c'est le désir inconscient des personnes qui sont là.

C'est tout le problème des « commissions d'embauche ». Quels sont les critères pour repérer un « truc pareil » ?

Et pourtant les malades ne s'y trompent pas. Les schizophrènes ont des antennes, ce sont des voyants. Ils reconnaissent ceux qui sont là et ceux qui pourraient être ailleurs. Ils reconnaissent ceux qui ont le désir inconscient d'être là...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*  
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Le S1 permet le démarrage. C'est en rapport direct avec le maintien du sens. Prenons un exemple, dans un autre registre : un schizophrène, quand il allait voir son médecin, qu'il avait "désigné" comme étant son psychothérapeute (lequel n'avait nullement l'impression de faire une psychothérapie de schizophrénie), restait environ dix minutes pour échanger quelques banalités, et quelquefois, poser des questions bizarres. Une fois, le médecin, peut-être fatigué, lui dit : "Bon, on se reverra dans quatre jours". À quoi le malade répond : "Pas question, il me faut mes dix minutes, parce qu'avec dix minutes, le sens tient pendant quatre jours ; au bout de huit jours, c'est foutu ! Il me faut mes dix minutes tous les quatre jours ; ça me permet d'aller aux repas avec les autres, d'aller faire des activités..." Sinon, réapparaissaient les hallucinations, il devenait très agressif, posant des problèmes difficiles. C'est vrai qu'il suffisait de dix minutes pour que le sens tienne quatre jours. Que venait-il chercher ? Bien sûr

qu'il était toujours "déraillé", mais pour pouvoir subsister dans une certaine convivialité, il lui fallait une "dose" de sens. Mais ça ne se donne pas comme ça, le sens. Ce qu'il venait chercher, c'est du S1. » (p. 126)

« Pour produire du S1, il faut tenir compte du matériau auquel on a affaire. Et quel est ce matériau ? C'est l'objet *a*. C'est-à-dire qu'on travaille dans un champ particulier, psychiatrique, psychothérapique, qui est un *champ de transfert*. Le transfert, c'est ce qui tient compte du désir, de l'équation fantasmatique de chacun. C'est ça qui doit être en question au niveau du Collectif. Qu'est-ce que le transfert ? Sur le plan de la stricte analyse, le transfert, c'est le désir, le désir de l'analyste. Alors qu'en est-il du désir ? » (p. 127)

## <la multiplicité de la vie quotidienne>

➤ On peut faire du « **Szondi simplifié** »...

et dire que c'est « l'opérotropisation » — pas de la sublimation —, du désir inconscient inaccessible directement (Cf. JO dans *Le Collectif*, p. 91).

... En réalité, c'est bien plus compliqué que ça.  
Ce qui est en question dans ce qu'on appelle « **la vie quotidienne** » ...  
... être, non pas à l'affut, non pas « rembardé » comme on dit bizarrement...  
contre...

On voit bien qu'il y a des systèmes très compliqués en psychopathologie... y a des types qui sont complètement fermés... Même à La Borde...  
Il y en a qui restent dans leur chambre, allongés toute la journée... par manque de quelque chose... de rapports complémentaires ?

Leopold **Szondi**

<http://www.szondiforum.org/>

Trois autres textes faisant référence à ce terme, « opérotropisation »  
(dont j'ignore tout !)

Marc **Ledoux**, « **Le Szondi et le sens de la transmission par l'enseignement** »  
**colloque Être ou ne pas être szondien (pour) demain...**, 2004,  
**Cahiers du CEP, n°10**

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/cahier.htm>

Jean **Ayme**, « **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle**»

<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

Pierre **Delion**

« **Proposition de modélisation peircienne de la sémiologie du bébé**»,  
**Revue Protée**, « **Autour de Peirce : poésie et clinique** », 2002, n°3

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

### ➤ La sédimentation

Lucien **Bonafé**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien\\_Bonaf%C3%A9](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien_Bonaf%C3%A9)

<http://www.lire-lucien-bonafe.org/>

C'est ce que **Lucien Bonafé** dénonçait comme « sédimentation » — un terme géologique —, avec Louis Le Guillant, Hubert Mignot, au congrès de Marseille (1964).

<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/lucien-bonafe/page/3/>

*Il me semble que Jean Oury passe de la « sédimentation » chez les malades à celle du personnel...*

« On ne va tout de même pas... "Je vais t'extraire ton désir inconscient inaccessible... avec une cuiller !!! »

➔ **Toutes ces multiplicités, comment ça tient ? Qu'est-ce qui fait que ça tient ?**

Cette sorte de 'réseau' collectif (même si JO se méfie du mot 'réseau' depuis 76, pour « autre chose »)...

...

Organiser, écouter ? mais ça ne suffit pas non plus...

C'est là que se pose un problème qu'il faudrait développer à plusieurs niveaux...

## [spirale 3] [le Semblant]

« ...Quel est le *matériau* dans lequel... il se passe quelque chose ? »

### « Pataphysique »

*Chaque fois que JO dit que ce qu'il raconte peut sembler de la pataphysique,  
C'est, pour moi, comme un avertissement :  
il faut être attentif...*

Il fait allusion à un entretien-commentaire récent, publié dans la revue du Cnam, Travailler, sur une réunion sur le **travail** en 1961 à Saint-Alban, où s'était retrouvée « toute la bande » (Tosquelles, Le Guillant, Daumézon, Bonnafé, ...)

Pendant longtemps Jean Oury a tâtonné, a tenté de construire quelque chose.

Il aurait dit à ce moment-là (et il trouve ça un peu "couillon") que dans toute la multiplicité d'activités, d'ateliers, on pourrait repérer des activités à dominante symbolique, d'autres à dominante imaginaire !

Ce n'était pas totalement idiot tout de même (« un peu limite » cependant) mais il lui manquait du « matériau conceptuel »

*Je n'ai pas retrouvé dans les textes en questions  
ces prises de position...*

*Je n'ai pas lû certainement assez 'entre les lignes'...*

**Jean Oury, « Le travail est-il thérapeutique ? »,  
entretien réalisé par Lise Gaignard et Pascale Molinier,  
à la clinique de La Borde  
2 septembre 2007**

**Jean Oury,  
in « Les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique »,  
Travailler, « Le travail inestimable », n°19, 2008,**

*Ce numéro a déjà été cité dans les prises de notes*

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>

Ce matériau conceptuel, c'est Lacan qui lui apportera avec le concept de  
**Semblant**

Il a donc fallu attendre longtemps, jusqu'à Lacan... après un voyage au Japon ...  
« J'ai plein de choses à dire ! » avait-il lancé !

Il y a développé la notion de **semblant**

### ► Lacan, le Semblant

**Jean Oury,**

**« Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses »,  
Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte*, De Boeck université,  
bibliothèque de pathoanalyse, 1998,  
p. 215-228.**

Intervention au colloque européen de phénoménologie clinique, 18 mars 1993

*« Je voudrais, à ce sujet, pour vous permettre de vous repérer rapidement dans  
cette élaboration conceptuelle, vous lire un passage du séminaire *D'un discours  
qui ne serait pas du semblant*, texte qui a valeur poétique dans sa spontanéité.  
Lacan revenait d'un voyage au Japon, où il avait passé deux mois. Et il raconte  
ses impressions, quand, au retour, il a survolé la Sibérie. Voici ce qu'il dit :*

*"Au niveau de la calligraphie, c'est ce qui fait l'enjeu d'un pari, d'un pari, mais  
lequel ? D'un pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.*

*Voilà, c'est cela qu'invinciblement m'apparut, dans une circonstance qui est à  
retenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace  
à apparaître y opérer plus encore que d'en indiquer le relief, sous cette latitude,  
de ce que l'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée, au sens  
propre d'aucune végétation, mais de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels  
poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.*

*Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet :  
c'est ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit,  
en son temps, à propos du trait unaire : c'est de l'effacement du trait que se  
désigne le sujet. Cela se marque donc en deux temps, pour que s'y distingue ce  
qui est rature. Litura... lituraterre, rature d'aucune trace qui ne soit que d'avant,  
c'est ce qui terre du littoral. "Liturature" : c'est du littéral. La reproduire, cette  
rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis  
un bon bout de temps doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des  
aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature seule, définitive, c'est cela  
l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer de faire simplement –  
ce que je ne vous ai pas fait, parce que je la raterai : d'abord parce que je n'ai*



pas de pinceau — essayer de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait "l'un unaire" comme caractère. Franchement vous mettez très longtemps à trouver de quelle rature cela s'attaque, et à quel suspens cela s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable : c'est sans espoir pour un "occidenté". Il y faut un train différent qui ne s'attrappe qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye. Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que, ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de cela seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne. Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement à ce qui domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source — et c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle — de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence. Et c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet, encore faut-il préciser qu'il y était matière à suspension...

...Eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le Réel — c'est là le point important — dans le Réel, se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le Réel le ravinement du signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant, elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées".

Après, il reparle à nouveau de la calligraphie. J'ai souligné "le même à tout instant"; "attaquer le trait et le suspendre". Vous avez peut-être vu un film sur Matisse en train de peindre, mais filmé au ralenti. Matisse lui-même a été extrêmement surpris de voir son geste d'attaque et de repli. Ce qui correspond à une description de Maldiney, dans son livre, *Art et existence* : "L'unique trait de ce pinceau donne accès à la plénitude de lui-même, mais son secret réside dans le poignet vide, au sens du zen".

Il faut essayer, non pas de généraliser, mais d'être attentif aux échos, aux harmoniques, de ce qui est évoqué ici, avec notre disponibilité d'accueil. Être dans cette attitude idéale du « poignet vide » ! Être tel, qu'a tout moment, il y ait attaque et repli, au sens esthétique. »<sup>12</sup>

C'est long à comprendre...

<sup>12</sup>Séance du 12 mai 1971.

Ce n'est ni le symbolique, ni le réel, ni l'imaginaire... C'est le **semblant**

« Si je dis au représentant de la Haute Autorité : tout ce qui se passe, ici, c'est dans le semblant, il va me foutre dehors ! »

Avec précaution,

Jean Oury ajoute : « Le semblant... c'est... une certaine forme... particulière... de... signifiant ?... Je sais p... ça veut rien dire ! »

➔ **On ne peut pas parler du transfert si on n'a pas une articulation définitoire — pas forcément définitive — : qui va être celle du Semblant.**

Si ça marche, s'il y a du semblant, il y a une articulation qui peut se faire... de l'ordre du discours.

## ↑ **Le Semblant,** **sa fonction dans les 4 discours**

Lacan avait déjà posé depuis longtemps la formule suivante :

« *Un Signifiant représente le Sujet pour un autre Signifiant.* »

C'est déjà pas mal, mais ... il semble (*c'est ce que je comprends...*) que c'est pas... « cohérent », « homogène » (...*et donc : insatisfaction de Lacan ?*)

Alors : que reste-t-il de cette opération ?

Lacan a mis dans la quatrième case... : l'objet (a), objet du désir.

S1	S2
-----	-----
\$	(a)

S1 représente \$ pour S2 et en bas à droite : (a), l'objet du désir...

## ► Le discours du maître

Si on laisse l'opération comme ça, c'est ce que Lacan désigne comme le « **discours du maître** »...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*  
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« C'est quoi l'auto-changement ? C'est comme si il y avait une auto-production de signifiants. Je m'étais risqué, dans un des deux numéros de *L'information psychiatrique* consacrés à la psychothérapie institutionnelle, j'avais osé dire que ce qui est en question, c'est d'arriver, dans un tel système —une fois travaillée l'aliénation, la dépendance afin que l'ensemble des participants ne soit pas un ensemble de servants — à ce que l'agencement passager de certains discours puisse produire du S1. J'avais repris les quatre discours de Lacan. Le discours du maître, c'est celui-là :

Les quatres cases<sup>13</sup> :

Agent	l'autre
Semblant	
Vérité	production

Le discours du maître, c'est le discours qui organise la structure de l'ensemble des choses. Mais il n'y a pas de discours en soi, ce qui compte, c'est le passage d'un discours à l'autre. » (p. 173)

Jean Oury, « Liberté de circulation et espace du dire »,  
intervention à Tours, reprise dans *VST*, janvier 2000

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>

« Et dans un séminaire, "D'un discours qui ne serait pas du semblant", dès les premières pages, il dit des choses extraordinaires. Il dit : "Le discours de l'inconscient est une émergence. C'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant". Il faudrait revoir tout ce qu'il en dit, repris en particulier dans un texte très difficile qui s'appelle "L'étourdit", qui parle du semblant en tant qu'agent du discours, c'est-à-dire agent de la structure. Ce discours, c'est justement la mise en

<sup>13</sup> Je ne reproduis pas la totalité du schéma qui figure dans le livre car je ne le comprends pas : le (a) est en bas à gauche et le \$ en bas à droite.

mouvement du signifiant. Pour ceux qui ont ça en tête, c'est : S1 S2 — c'est le discours du maître — et dans la case production, il y a "a". Or le semblant, c'est la première case du haut, à gauche, c'est-à-dire ce qui va lancer, être l'agent du discours. L'agent du discours, cela ne veut pas dire qu'on va se mettre à parler comme à la Chambre des députés ! Même si on ne dit rien, on peut être dans le dire, et le discours est lancé. Mais justement dans la schizophrénie, l'agent du discours est complètement en miettes et l'objet du désir lui-même est éclaté. Il s'agit d'un processus dont il faudrait faire toute l'architectonie, toute la cartographie. »

[...]

« Le problème de Husserl à propos de "l'esquisse" qu'il différencie radicalement des apparences, vient là en contrepoint de ce dont il s'agit quand on parle du "semblant". Le "semblant" est, à mon avis, une des notions les plus importantes que Lacan ait promues. Il situe aussi le semblant comme différent des apparences.

Jacques Lacan, « L'Étourdit » (1972)

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan70.php>

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tell : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant. [...]

La signification, d'être grammaticale, entérine d'abord que la seconde phrase porte sur la première, à en faire son sujet sous forme d'un particulier. Elle dit : cet énoncé, puis qualifie celui-ci de l'assertif de se poser comme vrai, l'en confirmant d'être sous forme de proposition dite universelle en logique : c'est en tout cas que le dire reste oublié derrière le dit.

Mais d'antithèse, soit du même plan, en un second temps elle en dénonce le semblant : à l'affirmer du fait que son sujet soit modal, et à le prouver de ce qu'il se module grammaticalement comme : qu'on dise. Ce qu'elle rappelle non pas tant à la mémoire que, comme on dit : à l'existence. La première phrase n'est donc pas de ce plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologies (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle "ex-siste" à la vérité.

Reconnaissons ici la voie par où advient le nécessaire : en bonne logique s'entend, celle qui ordonne ses modes de procéder d'où elle accède, soit cet impossible, modique sans doute quoique dès lors incommode, que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait.

En quoi la grammaire mesure déjà force et faiblesse des logiques qui s'en isolent, pour, de son subjonctif, les cliver, et s'indique en concentrer la puissance, de toutes les frayer.

Car, j'y reviens une fois de plus, "il n'y a pas de métalangage" tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité), et si l'on croit le retrouver dans ma référence, plus haut, au discours, je le réfute de ce que la phrase qui a l'air là de faire objet pour la seconde, ne s'en applique pas moins significativement à celle-ci. Car cette seconde, qu'on la dise reste oublié derrière ce qu'elle dit. Et ceci de façon d'autant plus frappante qu'assertive, elle sans rémission au point d'être tautologique en les preuves qu'elle avance, – à dénoncer dans la première son semblant, elle pose son propre dire comme inexistant, puisqu'en contestant celle-ci comme dit de vérité, c'est l'existence qu'elle fait répondre de son dire, ceci non pas de faire ce dire exister puisque seulement elle le dénomme, mais d'en nier la vérité – sans le dire. À étendre ce procès, naît la formule, mienne, qu'il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie. Tel le stéréotype que tout homme soit mortel, ne s'énonce pas de nulle part. La logique qui le date, n'est que celle d'une philosophie qui feint cette nullibiquité, ce pour faire alibi à ce que je dénomme discours du maître. Or ce n'est pas de ce seul discours, mais de la place où font tour d'autres (d'autres discours), celle que je désigne du semblant, qu'un dire prend son sens. »

Sur un rapprochement entre  
*le Semblant et le Représentement (priméité) chez Peirce*

Michel **Balat**, *Causeries de Canet*, 3 mars 2008

<http://balat.fr/Causerie-de-Canet-du-03-03-2008-le.html>

« Le semblant est très exactement ce que Peirce appelle le représentement. [...] en quoi est-ce fondamentalement la même chose ? [...]

Parce que, comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, le *representamen* ou le représentement, je l'appelle comme ça, le représentement, c'est le premier sujet d'une relation triadique. Peirce ne dit pas que c'est un sujet d'une relation

triadique, il dit que c'est le premier sujet d'une relation triadique. Et à partir du moment où c'est le premier, eh bien, ça signifie qu'il y a effectivement dans la priméité du représentement quelque chose qui est du registre de l'agent. [...] Si les autres peuvent suivre, c'est parce qu'il y a le premier. [...] »

Jean **Oury**, « Le temps et l'objet », in *Le semblant*, Galilée, 1981, IV<sup>e</sup> congrès international de psychanalyse, Milan, 28-31 janvier 1981.

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3188](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3188)

« Hier soir, dans les interventions à propos de ce que j'ose nommer le concept du semblant, il me semble qu'il y avait beaucoup de confusion. Il est certain que ce qui est en question dans de tels discours, c'est d'essayer de définir ce qui est en question ; et ce qui est en question, c'est de l'ordre du discours.

Ça peut sembler ridicule de dire des choses pareilles, mais ça me semble encore plus ridicule de croire qu'on parle d'autre chose. Autrement dit, il y a une logique qui s'instaure et qui se différencie de la logique logico-positiviste. C'est dans cette dimension que s'introduit le concept du semblant, et sur ce fond que l'objet pourra être défini.

Il ne s'agit donc pas de l'objet au sens de la science expérimentale, mais bien plus de quelque chose qui relève de la clinique. Du fait que je pars de la clinique, c'est d'autant plus difficile à définir, parce qu'il y a des préjugés de compréhension de chacun vis-à-vis de ce qu'on appelle habituellement l'objet. Il n'y a pas de possibilité de séparer l'objet du concept du corps. »

## ► Le discours de l'analyste

C'est à partir, certainement, d'un autre séminaire qu'il avait fait à la faculté de droit, sur *L'Envers de la psychanalyse*, ... l'envers du discours du maître...

Jacques **Lacan**, *L'envers de la psychanalyse (1969-70)*, Séminaire XVII, Seuil, 1991.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020130448>

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)*, Séminaire XVIII, Seuil, 2007.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020902199>

« *D'un discours* – ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense vous avoir assez fait sentir l'année dernière ce qu'il faut entendre par le terme de discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ses termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé, à qui voulait s'y employer, de préciser ce qui justifie ces glissements, qui auraient pu être plus diversifiés. Je les ai réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication, si personne ne s'y emploie.

Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre *L'Envers de la psychanalyse*. Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse.

Vous savez en effet l'importance qui est accordée, dès son émission par Freud, à la théorie de la double inscription, et l'accent qui est y est mis. C'est poser la question d'un endroit et d'un envers. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double, à l'endroit et à l'envers, sans qu'un bord ait à être franchi.

C'est la structure, dès longtemps bien connue, dite de la bande de Moebius. Je n'ai eu qu'à en faire usage.

1

Ces places et ces éléments, c'est d'où se désigne que ce qui est, à proprement parler, discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet, bien que le discours le détermine.

C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulais un certain rapport *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. *Intersubjectivité*, écrivais-je alors, et Dieu sait à quelles fausses traces l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au devant que du malentendu. *Inter*, certes, en effet, subjectivée de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. Là où il est représenté, le sujet est absent. C'est bien en cela que, représenté tout de même, il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme

quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où il se trouve quelque part aliéné d'une façon irréductible.

D'où mon énoncé du discours introductif. *D'un discours* – je m'arrête – ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être discours d'aucun particulier, mais se fondant d'une structure, et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ces termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. » (p. 9-10)

### ► La dimension inchoative

Si on fait une permutation : ce qui était à droite en bas, on le met en haut à gauche. Or, en haut à gauche, c'était la dimension qu'on appelle « inchoative », cad l'agent du discours : ça part de là.

Or, le discours de l'analyste, c'est quand l'objet du désir, (a), il est en place inchoative, cad d'agent du discours et que ça va organiser tout le reste.

(a)    \$

-----

S2    S1

Naturellement, tout ça, ça tourne...

## ↑ Semblant, sens et lien social

... c'est ce qui va **donner** :

>>> **du sens** (il faudrait revenir là-dessus)

>>> **du lien (du lien social)**

**Jean Oury**, « **Chemins vers la clinique** », *L'évolution psychiatrique*, 72 (2007), 3-14.

« Tout cela n'a de sens que si corrélativement se maintient une certaine ambiance, une certaine qualité de "Stimmung", de "disposition", un certain "Ki" comme le disent les Japonais. C'est en effet à partir d'une mobilité, du déplacement d'un vide (au sens de Lao-Tseu) que peut se concevoir une émergence permanente du "sens". D'où l'apport considérable de la théorie des "quatre discours" de Lacan : le "discours du maître", avec Si en position inchoative, agent du discours, produisant du "a", et le "discours de l'analyste", avec "a" comme agent du discours produisant du Si. Tout cela prend toute sa valeur s'il y a mobilité permanente de la place des quatre termes : S1, S2, a, \$. C'est cette mobilité qui fabrique, si l'on peut dire, du sens "Sinn" et du "lien social". La "liberté de circulation" se comprend à partir de ce schématisme remarquable. On est quand même là – n'est-ce pas notre fonction ? – pour produire du sens et du lien social (ce "lien social" pouvant se rapprocher des travaux de Gabriel Tarde [39] en particulier à propos du passage de la "foule" au "public").

**Gabriel Tarde**, *L'Opinion et la foule*

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

Et le lien social, c'est quoi ? C'est pas dire : Allez, tous en rang ! Alignez-vous !

Le lien social, c'est d'une diversité extraordinaire ! Surtout au niveau de cette population des psychotiques...

## ↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

Justement, chez les psychotiques, qu'en est-il de cette structure des quatre discours ?

Est-ce qu'on peut justement faire comme si c'était l'objet du désir qui soit l'agent du discours ?

Jean Oury dit que si on fait bien le diagnostic, on s'aperçoit que l'objet (a)... y en a pas !  
Chez le psychotique, c'est une structure éclatée (Lacan n'a pas développé suffisamment ça), et ils n'arrivent pas à faire un fantasme...

### ► **Les greffes de transfert :**

**rassembler les bouts éclatés**

**Gisela Pankow**, *L'Homme et sa psychose*

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

Tout le travail de **Gisela Pankow**, ce qu'elle appelle des **greffes de transfert**, c'est pour arriver au bout de 100, 150 séances de pâte à modeler (ou n'importe quoi d'autre), à ce qu'il y ait une sorte de rassemblement de quantités de petits bouts éclatés pour qu'il puisse y avoir un fantasme qui nécessite que l'objet même du désir soit articulé au Sujet de l'inconscient...

### ► **Le fantasme : nécessité d'articuler l'objet du désir (a) au sujet de l'inconscient, \$**

Est-il possible, chez des psychotiques, avec une structure éclatée, d'arriver, partiellement, par moments, à une structure « qui tient »

**Jean Oury** reprend l'exemple du pensionnaire de La Borde, celui qui « broute l'herbe, mais qui est aussi chauffeur. Il est tout à fait « normal » (« normal, c'est pas une sinécure ! »). Il est bien ! Il a même des fantasmes qui fonctionnent bien ! Des attirances tout à fait normales, et des répulsions... il est gentil, c'est pas un emmerdeur...

## <la multiplicité de la vie quotidienne>

### ↑ **la « petite monnaie »**

Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est une **multiplicité** de facteurs qui intervient, des « nuances collectives »

Bien sûr qu'il y a des « psychiaaates », des « psychaaanalystes » « sublimes » (mais qui ont aussi l'esprit critique).

Mais ça ne peut marcher que parce qu'il y a les autres, les copains de chambre, ou dans la journée, la possibilité pour son père de participer à la réunion Pitchoum, par exemple.

Et puis aussi, il y a la cuisine et ses odeurs (**Jean Oury** rappelle celui qui sortait de l'hôpital et qu'on avait mis à la cuisine au lieu de le laisser tout seul dans une chambre).

Toutes ces petites choses, qui ne coûtent rien (un scandale !)<sup>14</sup> ne peuvent se mettre en fiches (on ne peut pas les évaluer et les comptabiliser)

Cette façon de laisser intervenir une multiplicité de facteurs, c'est autre chose que d'être isolé dans une chambre !

Ça remue quelque chose chez les personnes, même s'il y en a qui résistent, blindées, coriaces, aussi bien dans le personnel que chez les malades.

C'est très complexe.

**Jean Oury, Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)**  
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'un schizophrène, il en a de l'énergie, drôlement ! Il n'y a pas de pertes ! Sauf que c'est souvent inutilisable. On ne sait pas quoi en faire. C'est trop massif. Alors j'avais pensé donner un titre à l'un des fonction du Collectif ; Je l'appellerais la "fonction Szent Gyorgye". Ça fait bien ! C'est le biologiste – ça m'avait frappé il y a bien longtemps – qui s'était occupé d'un tas de trucs, en particulier du métabolisme de la vitamine C et également de la mise en place de tout le système métabolique des cytochromes. Il disait que l'énergie vivante, ce n'est pas traitable directement ; l'organisme construit une machinerie d'une complexité extraordinaire qui débite l'énergie énorme en petite monnaie. J'avais pris cet exemple il y a très longtemps, en disant que notre travail à nous, c'est souvent ça ; on est souvent devant des "prises" massives et il faut trouver des astuces, surtout quand il s'agit de sujets psychotiques, pour débiter l'énergie en petite monnaie » (p. 156)

<sup>14</sup>Jean Oury rappelle que le prix d'une journée à La Borde est dix fois moins cher qu'à Sainte Anne.

Qu'est-ce qu'on remue : ça n'est ni le Symbolique, ni l'Imaginaire, ni le Réel... ça touche forcément le Réel, dans le lointain, inaccessible... comme dit Lacan, et c'est ça le **Semblant**.

C'est l'étoffe même de ce qui est en question... qui va permettre une manifestation plus ou moins articulée du désir de chacun (personnels, pensionnaires).

### ► « L'espace du dire »

Jean Oury a proposé cette expression, en rapport avec les greffes de transfert.

Quand dans un groupe, cela se structure, par moments, on accède à des « espaces du dire » (par opposition au *dit*)

*Sur cette thématique*  
Langage, langue, parole  
dire, dit,  
la question des *Vostellungsrapraesentanz* (signifiants)  
..., ...  
sur l'abîme entre la langue et le langage  
sur les Wesen sauvages...  
Merleau-Ponty, Marc Richir, ...  
*cf. l'ensemble des prises de notes*

## [spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

### ↑ logique poétique (Tosquelles)

Et la **logique poétique** c'est justement à ce niveau qui permet de franchir l'infranchissable...

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*

Marc Richir reprenant le bateau ivre de Rimbaud...

Ce qu'il y a entre les lignes, entre les strophes... la façon de respirer, ... un tas de trucs... et ça c'est un Wesen, un être, une essence sauvage...

Ce que disait **Tosquelles**, notre travail c'est de l'ordre de la logique poétique, plus rigoureuse que la logique soi-disant objective...

C'est au niveau de la logique poétique qu'on arrive à ce domaine de là où ça se passe quelque chose qui peut avoir un effet et c'est ça que Lacan appelle **lalangue**.

lalangue devient dans cette position analytique qui est la position inchoative : l'agent du discours, l'agent de la structure...

## ↑ zéro absolu

## ↑ fonction (-1) (**Lacan**)

## ↑ *Gestaltung*, rythme, forme en formation

Le rythme/ruthmos (**Beneveniste**), c'est pas loin de la mise en forme (Gestaltung)

*C'est l'ensemble de ça qu'on peut appeler le Semblant ...*

*Le Semblant met en question... forcément quand on parle du zéro absolu, on pourrait dire d'une façon très imagée... c'est « l'expérience » de la mort...*

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

## ↑ « L'expérience » de la mort

Jean **Oury**, « Croissance et création : le "corps".  
Pouvoir de jouissance dans la prise du réel.  
Lieux d'inscriptions de l'Autre dans  
l'inaccessible du "narcissisme originaire".  
Corrélat psychopathologiques. »,  
Psypropos 2006, journée de Blois.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

« Cela fait très longtemps que je pense à l'arrêt de mort de Blanchot. Ce fut pour moi un tournant de lire ce livre, en 1949-1950. J'étais à la Clinique de Saumery. L'arrêt de mort m'avait tellement touché que j'en ai parlé à Lacan, un peu plus tard, en 1953.

Il connaissait très bien Blanchot. Et ça l'a beaucoup touché. À tel point que j'ai vu réapparaître les thématiques que j'avais inspirées, si je peux dire, à Lacan dans son séminaire sur l'éthique de 1959-1960. Et d'une façon tout à fait discrète, il a dit : quelqu'un m'avait dit ... J'étais assez content d'avoir orienté une réflexion certainement majeure.

Ce qui a été dit tout à l'heure sur l'arrêt de mort, je voudrais m'en servir pour mettre en valeur la problématique de "l'entre-deux-morts", reprise par Lacan dans le séminaire sur l'éthique, à propos d'Antigone, dans Oedipe à Colone, de Sophocle. Si une analyse n'explore pas "l'entre-deux-morts", c'est de la "psychanalysette", comme disait Tosquelles. En reprenant le texte de cette pérégrination un peu champêtre d'Antigone qui, avec réticence, accompagne Oedipe jusqu'à Colone, on entend Oedipe lui dire : "ça suffit comme ça, ma fille, c'était bien de faire du camping ensemble entre Thèbes et Colone, mais maintenant il faut rester là, moi je continue tout seul." Et il entre dans l'entre-deux-morts. Qu'y a-t-il au bout ? On ne le sait pas. Une conversation entre Thésée et Oedipe, dont on ne sait rien et c'est fini. Dans cette région de l'entre-deux-morts, il y a la véritable inscription du processus analytique, si jamais cela existe. »

Maurice **Blanchot**, *L'arrêt de mort* (1948), Tel, Gallimard

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2005/04/02/30-jacques-lacan-le-seminaire-a-propos-de-thomas-lobscur>

« À ce moment, elle s'assoupit vraiment, d'un sommeil presque calme, et je la

regardais vivre et dormir, quand tout à coup elle dit avec une grande angoisse : "Vite, une rose par excellence", tout en continuant à dormir mais maintenant avec un léger râle. L'infirmière s'approcha et à l'oreille me dit que, la nuit précédente, ce mot avait été le dernier qu'elle eût prononcé : à un moment où elle semblait enfoncée dans une inconscience complète, brusquement elle était sortie de sa torpeur pour montrer le ballon d'oxygène, en murmurant : "rose par excellence", et aussitôt avait sombré à nouveau.

Ce récit me glaça. Je me dis que la nuit dernière recommençait, d'où j'étais exclu, et qu'attirée par quelque chose de terrible, mais peut-être aussi de séduisant, de tentant, J. était en train de retourner d'elle-même dans ces dernières minutes où elle avait succombé à m'attendre » (p. 44)

« Bien qu'elle eût les paupières baissées, je suis convaincu qu'à partir de ce moment, elle veilla ; elle veilla parce que le danger était trop grand ou pour une autre raison, mais, volontairement, elle demeura à la surface du jour, montrant un calme, une attention dans le calme, très éloignée de sa tentation de tout à l'heure. Un peu plus tard, ce qui me prouve qu'elle ne dormait pas, mais négligeait ce qui se passait autour parce qu'elle avait un autre intérêt, [...] » (p. 47-48)

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, Seuil, 1986, p. 369.

« La topologie que je vous ai dessinée cette année, quelqu'un ici l'a baptisée, non sans bonheur d'expression, encore que non sans une note humoristique, la zone de l'entre-deux-morts. Vos vacances vous permettront de dire si sa rigueur vous paraît effectivement efficace. » (6 juillet 1960)

...

Ce qu'il en est de la mort, en rapport avec le désir absolu.

...

« C'est dans cette dimension-là qu'on peut refaire la métapsychologie ... collective ! »

« Et qu'est-ce qui se passe dans cette foule d'ateliers si on n'a pas cette dimension-là, non pas de surveillance, mais de prise à ce niveau logique ... »

« C'est trop rapide, on essaiera de reprendre ce niveau-là, dans un mois... »

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, séance du 8 juin 1960

<http://staferla.free.fr>

*J'ai fait un montage personnel à partir d'une des versions du séminaire disponible sur le Net*

## I

« Les vers 559-560 sont importants pour nous donner la position d'Antigone à l'égard de la vie.

**"Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts."**

Elle dit à proprement parler que son âme est morte depuis longtemps, qu'elle est destinée à venir en aide aux... — ὠφελειν [ophélein]... c'est le même ὠφελειν dont nous avons parlé à propos d'Ophélie... — à venir en aide aux morts.

Les vers 611-614 et 620-625 concernent ce que dit le Chœur concernant la limite autour de laquelle se joue en somme ce qu'Antigone veut.

τότ' ἔπειτα καὶ τὸ μέλλον καὶ τὸ πρὶν ἐπαρκεσει νόμος ὄδ', οὐδ' ἐν ἔρπει θνατῶν βιότω πάμπολύγ' ἐκτὸς ἄτασ. [611-614]

**"Sans jamais vieillir, tu règnes éternellement dans la splendeur du flamboyant Olympe ! Une loi, en effet, prévautra toujours, comme elle a toujours prévalu parmi les hommes."**

τὸ κακὸν δοκεῖν ποτ' ἐσθλὸν τῷδ' ἔμμεν ὄτω φρένας θεὸς ἄγει πρὸς ἄταν· πρᾶσσει δ' ὀλιγοστον χρόνον ἐκτὸς ἄτασ. [620-625]

**"L'Espérance mensongère est utile aux mortels, mais elle déjoue les désirs de beaucoup. Elle les excite au mal, à leur insu, avant qu'ils aient mis le pied sur le feu ardent."**

C'est autour de cette limite de l'ἄτη [Atè] que la destinée d'Antigone se joue. Et le terme qui termine chacun de ces deux passages, qui est ἐκτὸς ἄτασ [ektos atas], j'en ai signalé l'importance la dernière fois. ἐκτὸς, c'est bien un "en dehors", je veux dire une chose qui se passe une fois franchie la limite de l'ἄτη [Atè].

Quelque part [vers 330] — par exemple — le messager, le gardien qui est venu raconter l'événement attentatoire à l'autorité de Créon, dit à la fin qu'il est



ἐκ τ ὄς ἐλ πῖδ ο ς [330], "au-delà de toute espérance":

il n'espérait plus être sauvé. Cet ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas] a vraiment dans le texte, de la façon la plus claire, ce sens du franchissement d'une limite. Et c'est bien autour de cela que le chant du Chœur à ce moment-là se développe. De même qu'il dit qu'il se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan], c'est-à-dire vers l'ἄτ η [Até]. Il y a là un choc avec les directions indiquées. Tout le système prépositionnel des Grecs est tellement là-dessus vif, et suggestif.

C'est en tant, nous dit-on, que l'homme prend le mal pour le bien... et là aussi il faut l'intégrer dans notre registre ... c'est parce que quelque chose qui est là au-delà des limites de l'ἄτ η [Até] est devenu pour Antigone son bien à elle c'est-à-dire un bien qui n'est pas celui de tous les autres... qu'elle se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan]."

## II

Après avoir dit qu'il y a en tout cas quelque chose dont il [L'homme] n'est pas venu à bout, c'est la mort, il dit, il a imaginé, a combiné un truc absolument formidable qui est – quoi ? – qui est tout de même quelque chose – qui est bien fait pour nous intéresser :

"... ν ὄσ ω ν δ ' ἄμ η χ ἄ ν ω ν φ υ γ ἄ ς ...[363]", qui veut dire littéralement, la fuite devant des maladies impossibles.

Car essayez de faire rentrer ça dans le bon sens en disant quoi ? Il n'a aucun moyen de donner à ça un autre sens que celui que je lui donne. Les traductions, d'habitude, essaient de dire qu'avec les maladies encore il s'en arrange, mais ce n'est pas ça du tout. Il n'en est pas arrivé au bout avec la mort, mais pour trouver des trucs formidables, des maladies qui ne sont pas à la portée d'aucun. C'est lui qui les a construites, fabriquées, c'est tout de même assez énorme, en 441 avant J. C., de voir produire comme une des dimensions de l'homme, essentielle, [...]

## III

Naturellement l'interprétation classique est très claire : c'est Créon qui serait là celui qui représente les lois du pays, et qui les identifie aux décrets des dieux. Du moins est-ce ainsi qu'au premier abord on voit les choses. Mais ce n'est pas si sûr que cela, car on ne peut tout de même pas nier que ν ὄμ ο υ ς χ θ ο ν ὄ ς, les lois chthoniennes, les lois du niveau de la terre, c'est tout de même bien ce dont se mêle Antigone. C'est à savoir que c'est pour son frère...je le souligne sans

cesse...qui est passé dans le monde souterrain, c'est au nom des attaches les plus radicalement chthoniennes des liens du sang, qu'elle se pose en opposante au κ ἦ ρ υ γ μ α , au commandement de Créon.

Et en somme, elle se trouve, elle, en position de mettre de son côté la δ ῖ κ η des dieux. L'ambiguïté en tous les cas est nettement ici discernable. Et c'est ce que nous allons voir maintenant, je crois, mieux confirmé.

## IV

« Ici c'est bien pour autant qu'elle va vers cet Ἄτ η , et qu'il s'agit même d'aller ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], de franchir la limite de l'Ἄτ η qu'Antigone est considérée, intéresse le Chœur. Le commentaire du Chœur c'est ceci, c'est celle qui par son désir viole les limites de l'Ἄτ η , et c'est très exactement à quoi se rapportent les vers [614, 625] dont je vous ai donné l'indication, et spécialement ceux qui se terminent par la formule ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], passer la limite de l'Ἄτ η . L'Ἄτ η , ce n'est pas l'ἄμ α ρ τ ῖ α , la faute, l'erreur, ça n'est pas faire une bêtise. La distinction est très nette.

Quand, à la fin, Créon va revenir tenant dans ses bras quelque chose, nous dit le Chœur, et il semble bien que ce ne soit rien d'autre que le corps de son fils qui s'est suicidé, le Chœur dit :

[κ α ἰ μ ἦ ν ὄδ ' ἄ ν α ξ α ὕ τ ὄ ς ἐ φ ἦ κ ε ι μ ν ἦ μ ' ἐ π ῖ σ η μ ο ν δ ι ἄ χ ε ι ρ ὄ ς ἔ χ ω ν ,  
ε ἰ θ ἔ μ ι ς ε ἵ π τ ε ἵ ν , ο ὕ κ ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν , ἄ λ λ ' α ὕ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν .]

"...s'il est permis de le dire, son fils a été, il ne s'agit pas là d'un malheur qui lui soit étranger, mais α ὕ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν de sa propre erreur." [1259-1260]

Lui-même s'étant foutu dedans, il a fait une bêtise. Il y a d'autres éléments dans le texte qui nous permettent, littéralement, de donner ce sens à ἄμ α ρ τ ῖ α : l'erreur, la bêtise. »

## V

« Le fruit mortel que recueille de son obstination et de ses commandements insensés, Créon, c'est ce fils mort qu'il a encore dans ses bras. Il a été ἄμ α ρ τ ῶ ν . Il a fait une erreur. Il ne s'agit pas de l' ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν . Pourquoi parler de cela si ça n'a pas un sens.

L'Ἄτ η , en tant qu'elle est ce quelque chose qui relève de l'Autre, du champ de

l'Autre, voilà ce qui est là souligné, et ce qui ne lui appartient pas à lui et qui, par contre, est à proprement parler le lieu où se situe Antigone. »

## VI

« La façon dont Antigone se montre à nous, se présente à nous... je veux dire quand elle s'explique sur ce qu'elle a fait devant celui auquel elle s'oppose, c'est à savoir Créon...c'est à proprement parler quelque chose qui s'affirme comme "C'est comme ça parce que c'est comme ça". Antigone se manifeste comme la présentification de ce qu'on peut appeler l'individualité absolue. Au nom de quoi ? Plus exactement d'abord, sur quel appui ? C'est là qu'il faut que je vous cite le texte. Elle dit très nettement ceci : "Toi tu as fait des lois". »

## VII

« Il ne s'agit de rien d'autre que de la situation d'une limite sur laquelle elle se campe, et sur laquelle elle se sent inattaquable, et sur laquelle rien ne peut faire que quelqu'un de mortel puisse ὑπερβαίνειν, passer au-delà νόμιμα.

Ce ne sont plus les lois, νόμος, mais une certaine légalité conséquence des lois ἀγραπτα, qu'on traduit toujours par non écrites, et qui veut dire en effet cela, des dieux. Il ne s'agit de rien d'autre que de l'évocation de ce qui est en effet de l'ordre de la loi, mais qui n'est nullement développé dans aucune chaîne signifiante, dans rien.

Il s'agit de cette limite, de cet horizon en tant qu'il est déterminé par un rapport structural qui est très exactement ceci : qu'il n'existe qu'à partir du langage de mots, mais qu'il en montre la conséquence infranchissable.

C'est qu'à partir du moment où les mots, le langage et le signifiant entrent en jeu, quelque chose peut être dit qui se dit comme ceci : "que mon frère il est tout ce que vous voudrez...le criminel, celui qui a voulu incendier, ruiner les murs de la patrie, et emmener ses compatriotes en esclavage, qui a amené les ennemis autour du territoire de la cité...mais enfin il est ce qu'il est, et ce dont il s'agit c'est de lui rendre les honneurs funéraires. Sans doute il n'a pas le même droit que l'autre, vous pouvez bien me raconter ce que vous voudrez, que l'un est le héros et l'ami, et que l'autre est l'ennemi, mais moi je vous réponds ceci..."

car elle le répond, elle lui dit ceci :

"...ça n'est pas du tout probablement... ça n'a pas la même valeur qu'en bas. En

bas les choses se jugent autrement, et en tout cas pour moi, à moi à qui vous osez intimer cet ordre, cet ordre ne compte en rien pour moi, car pour moi mon frère est mon frère, et sa valeur est là".

C'est le paradoxe autour de quoi achoppe et vacille la pensée de Goethe. C'est son argumentation [vers 904 et suivants] qui est à proprement parler celle-ci, exactement ce que je vous souligne, c'est à savoir :

"Mon frère est ce qu'il est, c'est parce qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'y a que lui qui peut l'être, cela, c'est en raison de cela que je m'avance vers cette limite fatale. Si c'était qui que ce soit d'autre avec qui je puisse avoir une relation humaine, à savoir mon mari, à savoir mes enfants, qui fussent en cause, ceux-là sont remplaçables. Ce sont des relations. Mais ce frère, celui qui est ἀδελφός, qui a cette chose commune avec moi d'être né dans la même matrice..."

ἀδελφός très précisément, le mot dans sa structure, son étymologie, fait allusion à la matrice [912]...et qui est né du même père...à savoir dans l'occasion ce père criminel dont, dans toute la pièce, que le Chœur évoque. Ce n'est rien d'autre que les suites de ce crime qu'Antigone est en train d'essuyer.

"...Ce frère, pour autant qu'il est ce qu'il est, l'est, ce quelque chose, d'unique. C'est cela seul qui motive que je m'oppose à vos édits."

Nulle part ailleurs n'est la position d'Antigone. Elle n'évoque aucun autre droit que ceci qui surgit dans le langage du caractère ineffaçable de ce qui est à partir du moment où le signifiant qui surgit permet de l'arrêter comme une chose fixe à travers tout flux de transformations possibles. "Ce qui est, est" et c'est à cela, c'est autour de cela, de cette surface que se fixe la position imbrisable, infranchissable d'Antigone. Elle repousse tout le reste. »

## VIII

Mais le fond apparaît justement dans la mesure où les funérailles sont refusées à Polynice. C'est précisément parce que Polynice est livré aux chiens et aux oiseaux... et va finir son apparition sur la terre dans l'impureté d'une sorte de dispersion de ses membres qui offense la terre et le ciel... c'est justement parce que ceci se passe qu'on voit bien que ce que représente par sa position, Antigone, c'est cette limite tout à fait radicale qui, au-delà de tous les contenus, si l'on peut dire, tout ce qu'a pu faire de bien et de mal, tout ce qui peut être infligé à Polynice, maintient radicalement la valeur unique de son être.

Cette valeur est essentiellement de langage. Hors du langage, elle ne saurait même être conçue. L'être de celui qui a vécu ne saurait être ainsi détaché de tout ce qu'il a véhiculé comme bien et comme mal, comme destin, comme conséquences pour les autres, et comme sentiments pour lui-même. Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement cette limite, cet *ex nihilo* autour de quoi se tient Antigone, et qui n'est rien d'autre que la même coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage. Cette coupure, elle est manifeste à tout instant par là, que le langage scande et coupe tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie.

## IX

« À partir de ce moment... franchi ce qui incarne chez elle l'entrée dans ce qui est, si l'on peut dire, le symétrique de cette zone au-delà, entre la mort et la vie, entre la mort physique et l'effacement de l'être ...elle, sans être encore morte, elle est déjà rayée du nombre des vivants. Je veux dire que prend forme au dehors ce qu'elle a déjà dit qu'elle était. Il y a longtemps qu'elle nous a dit que, pour elle, elle était déjà dans le royaume des morts.

Mais cette fois-ci, la chose est consacrée dans le fait. Son supplice va consister à être enfermée, suspendue dans cette zone entre la vie et la mort, et c'est à partir de là seulement que va se développer sa plainte, à savoir la lamentation de la vie. »

## X

« ... le caractère d'Antigone nous est opposé, en quelque sorte, comme marquant l'in vraisemblance de ce qui serait à ce moment-là une incursion dont on voudrait épargner la responsabilité et la paternité au poète.

Insensé contresens car, effectivement, pour Antigone la vie n'est abordable, ne peut être vécue, réfléchie, que de cette limite où déjà elle a perdu, où déjà elle est au-delà, mais de là elle peut la voir. De là, si l'on peut dire, elle peut la vivre sous la forme de ce qui est perdu, et c'est aussi de là que l'image d'Antigone nous apparaît sous l'aspect qui, littéralement nous dit le Chœur, lui fait perdre la tête, rend, dit-il, les justes injustes, et lui-même lui fait franchir toutes les limites, lui fait jeter aux orties tout le respect qu'il peut avoir, lui le Chœur, pour les édits de la cité. Rien dès lors n'est plus touchant que cette ἄμ ε ρ ο ς ἐν α ρ γ ῆς, ce

désir visible qui se dégage des paupières, dit-il, de l'admirable jeune fille [vers 795 et suivants].

Ce côté d'illumination violente, de lueur de la beauté, coïncidant très précisément à ce moment de franchissement, à ce moment de passage à la réalisation de l'Ἄτ η d'Antigone, c'est là le trait sur lequel, vous le savez, j'ai mis éminemment l'accent. C'est celui qui nous a, en lui-même, comme tel, introduit à l'intérêt du problème d'Antigone, comme à sa fonction exemplaire pour déterminer la fonction, certains effets de ce qui nous définit la nature d'un certain rapport dans l'au-delà du champ central, avec aussi ce qui nous interdit d'en voir la véritable nature, ce qui, en quelque sorte, est fait pour nous éblouir, et nous séparer de sa véritable fonction, c'est à savoir ce côté touchant de la beauté autour de quoi tout vacille, tout jugement critique arrête l'analyse et qui, en somme, des différents effets, des différentes forces mises en jeu, plonge tout dans quelque chose qu'on pourrait presque appeler une certaine confusion, sinon un aveuglement essentiel.

Il y a là quelque chose qui ne peut être regardé que par rapport à quoi ? L'effet de beauté, un effet d'aveuglement. Il se passe quelque chose encore au-delà. En effet : si c'est bien d'une espèce d'illustration de l'instinct de mort qu'il s'agit, si c'est ce qu'a déclaré d'elle-même Antigone et depuis toujours : "Je suis morte et je veux la mort" vous en verrez l'articulation dans le texte. Si là elle se dépeint comme s'identifiant à cet inanimé dans lequel Freud nous apprend à reconnaître la forme dans laquelle se manifeste l'instinct de mort, s'identifiant à cette NIOBÉ pour autant qu'elle se pétrifie, c'est à ce moment-là que vient la louange du Chœur qui lui dit alors : "Tu es une demi-déesse". »

## XI

"...Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le désir pur... le pur et simple désir de mort comme tel ...."

## **Spirales** **Le hors-temps**

16 mars 2010

### **spirale 1 [pulsion de mort, angoisse]**

#### ↑ **autour de la pulsion de mort**

- la pulsion de destruction cache la pulsion de mort
- la pulsion de mort, pulsion *par excellence*

- ▶ L'influence de **Schopenhauer** et de **Fechner**

#### ↑ **autour de l'angoisse**

#### ↑ **la matrice à neuf cases**

- ▶ fabrication de concepts

- ▶ « ça prête à conséquences »

**La multiplicité de la vie quotidienne**  
(« La Borde, quinze ans après »)

### **spirale 2 [transfert, désir, sens]**

#### ↑ **un peu de « vieille histoire »**

- ▶ un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

- ▶ les discussions dans le groupe de Sèvres, 1957-58

- ▶ la « place publique »

**Oury  
Ayme**

**Oury  
Ayme**

**Freud**

#### ↑ **Lacan, séminaire *Le transfert***

- ▶ la disparité subjective
- ▶ le diagnostic
- ▶ le transfert, création ex nihilo
- ▶ erastes, eromenos, eromenon : désirant, désiré, désirable
- ▶ transfert, désir

- le désir ... accessible par le transfert

**Freud  
Oury  
Pankow**

**Kierkegaard  
Lacan  
Oury**

**Lacan  
Freud**

#### ↑ **fantasme (structure du), limites**

- ▶ structure et limites
- ▶ scène du fantasme, scène du rêve

**Delion  
Balat  
Oury  
Roulot**

- ▶ la structure dans la vie quotidienne

**Freud  
Lacan  
Fechner**

**Lacan  
Oury**

- ↗ les rapports complémentaires

- ↗ les constellations

**Dupréel**

**Tosquelles**

#### ↑ **le lieu de l'énigme**

- ▶ l'énigme est une forme de sens
- ▶ le sens, Sinn
- ▶ le triangle des 3 S
- ▶ sens, transfert, désir

**Lacan  
Oury**

**Racamier**

**La multiplicité de la vie quotidienne**

('opérotropisation' — **Szondi**  
'sédimentation' — **Bonnafé**

**spirale 3 [le Semblant]**

↑ **le semblant, sa fonction dans les 4 discours**

- ▶ le discours du maître
- ▶ le discours de l'analyste
- ▶ la dimension inchoative

↑ **Semblant, sens et lien social**

↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

**Lacan**  
**Oury**

+ **Tarde**

+ **Pankow**

**La multiplicité de la vie quotidienne**

la petite monnaie

↑ **la « petite monnaie »**

**Oury**

**spirale 4 [franchir l'Infranchissable]**

↑ **logique poétique**

↑ **le zéro absolu**

↑ **fonction (-1)**

↑ **Gestaltung, rythme, forme en formation**

↑ **« l'expérience » de la mort**

**Oury, Blanchot, Lacan**